

DISSERTATION SUR LA FORMATION DU MONDE

PAR L'AUTEUR DU TRAITE' DES ERREURS POPULAIRES

FELIX QUI POTUIT RERUM COGNOSCERE CAUSAS-GEORGIQ. (1)

1738.

[1] Introduction.

Ce n'est pas sans répugnance que je m'engage à traiter la formation du monde. Je crains d'étonner, sans instruire. Vous, qui avez exigé de moi que je parlasse du monde, et qu'un heureux loisir sagement employé, a mis en état d'approfondir les plus abstraites matières, ignorez-vous dans quel abîme je me plonge en remplissant vos vues? J'auroit satisfait plus volontiers à votre attente, si vous m'aviez permis de traiter mon sujet dans cette langue qui vous est si familière, et qui nous a si [2] heureusement servi dans nos divers entretiens; et comme nous fournira-t-elle toutes les expressions dont nous aurons besoin? Une autre crainte me retient: mes réflexions peuvent tomber entre les mains d'un ignorant, qui me condamnera sans m'entendre. Il en est tant de cette espèce! Ne point penser comme les sots, c'est s'en faire autant d'ennemis: et leur nombre qui est très grande, est à craindre. En vain je protesterois avec Horace de la droiture de mes intentions; quid vero atque decens curo et rogo... on ne m'en croira pas sur ma parole (2). Le vrai et l'honête, aux [3] yeux des gens prévenus, sçavez-vous ce que c'est? Leurs préjugés. Tout ce qui n'est pas leurs préjugés, est faux Le plus grand nombre des hommes admet un Dieu, comme on a admis longtemps que c'étoit le soleil, et non la terre, qui tournoit. Mais que devient ce Dieu, si nous lui ôtons

l'emploi que l'on attribue ordinairement à sa Toute-Puissance, je veux dire la création et l'entretien du monde? Il ne sera plus qu'un Etre inutile, impuissant même; du moins si on le compare au grand architecte du monde. Un autre obstacle m'arrête encore, quand je veux parler du monde. Je suis un de ceux qui ont le plus [4] demandé de preuves de leur opinion aux Partisans du Systeme religieux: or, dans la matière que je vais traiter, je n'en peux donner d'autres que les justes conséquences des conjectures hardies: mais mes ennemis ne s'en contenteront pas. Ils tirent une conséquence relative à leurs intérêts; puis ils forment un principe de convention. Eux seuls ont ce droit. La conséquence d'une solide conjecture, devoit au moins être du même poids. Mais non. Nos adversaires ont réservé tout l'avantage pour eux. Néanmoins je dirai avec le célèbre Tholand: «si ma consequence est solide, elle vaudra bien une de [5] vos allégorie» (a). Dans tous les sujets que j'ai traités, j'ai donné des preuves, sinon affirmatives du moins négatives: ainsi je me persuade avoir prouvé, non pas, ce qu'est l'ame humaine, mais qu'il est impossible qu'il en existe une telle que plusieurs nations le soutiennent; c'est à dire spirituelle et immortelle. Tous les sçavans conviennent que dans les cas où l'on ne peut mettre en avant les preuves affirmatives, les négatives les compensent, et ont la même force. En effet, prouver qu'une chose ne sçauroit être, équivaut à la démonstration [6] de sa non-existence. Je parle ici de cette manière de procéder, parce que je prévois que je serai obligé de l'employer plus d'une fois, dans le cours de cette Dissertation. Elle ne remplira, peut-être pas, votre attente; mai je puis vous assurer que j'y mets toute la sagacité dont je suis capable. Si je ne frappe pas au bût, du moins je n'obscurcirai point la dispute; je me pique de clarté, et je n'écris que ce que je conçois clairement. Quand le sujet résiste je m'enveloppe dans le doute; et vous avez dû remarquer cette méthode dans ceux de mes ouvrages que vous avez lûs. Je pense qu'il y aroit [7] moins d'erreurs dans le monde, si tous les hommes avoient pensé sur cet article comme je pense, d'après mon grand et vénérable précepteur Montagne, le plus éclairé, peut-être, et le plus sceptique de tous les hommes. Phérécydes, l'un des Sept Sages de Grèce écrivant à Thalès avant d'expiré; «j'ai ordonné, dit-il, aux miens, après qu'il m'auront enterré, de te porter mes écrits: s'ils te satisfont, s'ils reçoivent l'approbation des autres Sages, publie-les; sinon supprime-les» (3). Soiez Thalès; je ne suis point Phérécydes. Si je lui ressemble par quelque endroit, ce n'est que par l'incertitude où [8] je suis, à l'égard de tout ce qui n'est pas mathématiquement vrai. Il seroit inutile de vous prévenir de l'ordre que j'observerai en traitant cette matière. Elle est trop dénuée de principes, pour y placer des divisions: néanmoins il s'en présente deux à mon esprit: 1. L'impossibilité qu'il y a que dieu soit l'auteur du monde, ou sens où on l'entend: 2. Que le monde a son principe en lui-même.

J'entre en matière

[9]Chapitre I.er

Qu'est-ce que la matière?

C'est de la solution de cette question que dépend tout système sur le monde. Nous pouvons considerer la matière, ou comme privée de mouvement, et incapable d'en recevoir; ou comme ayant le mouvement dans elle-même; ou enfin comme privée de ce même mouvement considérée en général et sans forme, mais en même temps comme susceptible d'acquérir et de produire le mouvement [10] même, lors qu'elle a acquis certaines qualités, indépendantes de tout autre Etre que d'elle-même.

1o Nous ne saurions considérer la matière comme absolument privée de mouvement, et incapable d'en recevoir. Si elle étoit telle, se seroit en vain que Dieu, ou la Première Cause, ainsi que le prétendent plusieurs nations, l'auroit tirée du néant. Elle n'auroit pû servir, au plus, qu'à boucher un trou dans le grand Tout de l'univers; et encore il faudroit supposer qu'elle auroit été créée là-même où étoit ce vuide; car autrement il eût [11] été nécessaire de lui appliquer une force mouvante pour la faire se rendre dans le vuide qu'elle étoit destinée à remplir. Quel que soit l'espace qu'occupe la matière, c'en est un: et comment ce vuide pouvoit-il subsister dans le monde spirituel? Cette Essence incréée, n'étoit donc pas infinie? Car si elle l'eût été, tout auroit été plein, n'importe de quoi, et il ne seroit resté aucun lieu pour la matière.

L'Essence Spirituelle antécédante à l'essence matérielle, ne pouvoit être telle, qu'elle ne fût en même temps une et indivisible. Or, on ne sauroit [12] considerer aucun vuide, par conséquent aucun intervalle, propre à être rempli par la matière, dans une Essence dont l'unité et l'indivisibilité fait la nature.

S'il ne restoit aucun vuide dans le monde spirituel, il a fallu de deux choses l'une, ou que l'Essence

première se rétrécisse, se replie en un moindre volume, ou qu'un nouvel espace soit créé. Mais, dans le premier cas, l'Essence première n'occupoit donc pas toutes les dimensions du grand tout exactement; car c'est en vain qu'on foule les fluides; le contenant une fois plein, [13] ne peut plus rien recevoir. à fortiori, le Tout une fois rempli de l'essence première, a dû l'être exactement. Et d'autant plus exactement, que l'unité et l'indivisibilité est de la nature de cette Essence: L'Essence première n'a pû se replier sur elle-même, pour faire place à la matière, car ce refoulement suppose du vuide dans le contenant de la chose refoulée. Et s'il étoit possible de prouver que la Divinité s'est repliée sur elle-même, on prouveroit en même temps que son Essence n'est point infinie; puisque dans ce qu'elle occupait il s'est trouvé assez de vuides epars [14] çà et là pour, de leur total, former un espace aussi grand que celui qu'occupe la matière; et que d'ailleurs Dieu ne rempliroit point l'idée que les nations ont de lui. Ceux qui l'admettent le considerent comme ce qu'il y a de plus parfait; de plus infini: mais, sans doute, dans cette supposition, qu'il s'est replié sur lui-même, nous pourrions concevoir un Etre plus parfait que lui; c'est à dire, un Etre dont l'essence seroit telle, qu'elle rempliroit exactement toutes les dimensions du grand Tout, de manière qu'il n'y auroit plus lieu d'y placer aucun autre Etre.

[15] Il seroit inutile de nous barrer ici par la Toute Puissance. Si l'Essence divine occupoit tout, il ne restoit plus rien. Dieu ne peut annéantir une partie de son Essence, parce qu'elle n'a point de parties, et comme l'unité et l'indivisibilité lui sont annexées, s'il détruisoit la moindre partie de cette Essence, il la détruiroit totalement. Il ne sçauroit non plus la rétrécir: car alors il lui ôteroit l'infinité; et pour concevoir un Etre infini après ce rétrécissement, nous serions obligés d'y ajoûter la matière. Ce qui formeroit cette proposition: Dieu + la matière=l'Infini.

[16] On dira, peut-être, que l'Essence spirituelle n'occupe point d'espace. Mais, si Dieu et ses Anges, le Diable et les siens ne remplissent et n'occupent aucun lieu, quoi donc remplissoit l'espace immense? Je ne vois dans aucun livre sacré, d'aucun peuple, que Dieu ait crée l'espace. Il existoit donc. L'essence Spirituelle n'occupant point d'espace, pourquoi est-ce que cette étendue existoit? Il est absurde de supposer que Dieu, ou la Nature même, toute aveugle qu'elle est, fasse rien d'inutile; cependant l'espace en question où n'habitoit point l'Essence Spirituelle, [17] existoit: donc il étoit occupé: la matière n'existoit point encore: donc c'étoit l'essence spirituelle qui l'occupoit. Mais, l'Essence Spirituelle n'occupe aucun espace: donc la matière y faisoit son séjour. Nous ne pouvons Sortir de ce cercle, à moins que nos adversaires, toûjours fertiles en imaginations, ne créent une troisième Substance ou Essence pour remplir le local étendu de l'immensité. Mais quel que soit l'Etre qui occupera cet espace avant la formation du monde actuel et sensible, il faut le nommer. Ce n'est point Dieu, ou plutôt l'essence incréée et spirituelle; [18] car nous avons vû que S'il l'eut rempli, la matière n'y auroit pû être placée: ce n'est pas

non plus la matière; car il faudroit supposer que la matière est éternelle, sans quoi nous retomberions dans le cercle, et la première question auroit lieu: qui l'occupoit cet espace, avant la matière? C'est, diront peut être nos adversaires, l'Etre précisif, l'Etre en général. Jettons quelque clarté dans ces termes obscurs. L'Etre en général, l'Etre précisif n'est ni l'Infini, ni le fini: il embrasse dans son idée l'un et l'autre. Il est le genre et non l'espèce du fini et de [19] l'Infini: en un mot il prescinde de ces deux Extremes. sur quoi j'observe qu'il ne sçauroit être vrai qu'un tel Etre occupât l'immensité; qu'il existât même. Il pouvoit bien prescinder de Dieu qu'on suppose éternel; mais il ne pouvoit participer de la matière qui n'existoit pas. Donc il y avoit du vuide, et une étendue immense, non occupé: ce qu'il est absurde de supposer.

Cette étendue avoit une forme quelqanques [*sic*] et des limites: on ne le peut nier. Ses limites étoient ou formées par l'Essence infinie, ou par quelques corps: cela est hors de doute. Mais si [20] ces limites étoient spirituelles, il est donc possible de diviser la spiritualité: car de la borne spirituelle de droite, à celle de gauche, il y avoit un vuide: or, le vuide Est le caractère essentiel de la division des parties dans les quelles il se rencontre.

Si l'on dit au contraire que les bornes du vuide étoient matérielles: donc, concluerai-je, il existoit dès l'instant premier, ou plutôt éternellement, de la matière en quelque quantité que ce soit. Donc la matière est éternelle. Mais passons à la seconde proposition qui suppose que Dieu a crée [21] l'espace qu'occupe la matière.

Non seulement aucun livre Sacré, ni aucune tradition, ne parle de cette création, mais elle est impossible. L'Essence divine n'a besoin d'aucun espace: donc elle n'en a pas l'idée: autrement Dieu songeroit à des objets vagues et inutiles. On soutient que Dieu avoit cette idée. L'avoit-il de toute éternité? sans doute? Il a donc dû éternellement créer l'espace: car les idées de Dieu se réduisent toujours en actes; à moins qu'on n'ose avancer qu'il y a division entre sa puissance et sa volonté. Dieu avoit, ou non l'idée de l'essence éternellement. Cette [22] idée lui représentoit l'espace comme devant exister ou comme ne devant pas exister. Si comme ne devant pas exister, tout est dit; il n'a pas dû le créer. Si comme devant exister, il a dû avoir en même temps la notion du Bien ou du mal qui en résulteroit. si du mal, il n'a pas dû créer l'espace; si du Bien, il a dû le créer éternellement; car le Bien ne sçauroit trop tôt exister. Je vais plus loin. L'Essence infinie a l'idée de l'Espace: d'où cette idée lui vient-elle? Ce ne peut être d'elle-même; car elle ne sçauroit avoir d'idée de chose mauvaise; [23] qui donc donne des idées à la Première Cause? On insiste: Dieu avoit en lui cette idée. s'il l'avoit, ç'a été éternellement: autrement il a été ignorant à compter du premier terme de l'Eternité, jusqu'au moment où il a conçu cette idée. s'il l'avoit cette idée, il l'a dû réduire en acte dès qu'il l'a eue: car cette réduction en acte étoit bonne ou mauvaise: si mauvaise il a dû

faire cesser les mauvais accessoires qui l'accompagnoient: si bonne, d'où vient la différer? Avançons.

L'Espace, considéré abstraitement, n'est pas un corps; mais il faut de nécessité (sic) qu'il ait un [24] Corps pour objet. Il lui faut une base. Dieu crée l'espace, il ne le peut faire sur la spiritualité qui n'a aucune étendue. Il faut donc qu'il constitue l'étendue sur la matière; mais alors la matière a une priorité sur l'étendue, sur l'espace; ce qui est absurde. La matière n'a pu exister un seul instant, abstraction faite de sa propriété essentielle, qui est l'étendue. Voilà une contradiction énorme dans le Système des Philosophes religieux. selon eux, Dieu crée la matière, dans un temps où l'espace existoit déjà mais en vérité peut-on imaginer [25] qu'une Propriété existe avant le sujet dont elle est Propriété. C'est vouloir que la chaleur existe avant le feu.

En suivant les hypothèses adoptées par nos adversaires, nous allons tomber dans le labyrinthe. si Dieu remplinoit tout, nous seulement le contenant ne pouvoit plus rien recevoir, mais encore l'augmentation d'un nouvel espace par voye de création est impossible; car alors Dieu n'est plus Infini, à la rigueur de ce mot; il n'est infini qu'ad tempus, et à l'égard seulement de l'espace d'alors; mais non à l'égard de celui qui doit un jour [26] exister. Quelle loi supérieure à la Première Cause, la contraint de créer un nouvel Espace qui lui ôte son Infinité? C'est une question importante, et à la quelle les partisans du Système religieux devoient répondre. On dira que l'espace n'ajoute ni ne retracte rien de l'infinité de Dieu; parce qu'il n'en occupe aucun: mais s'il n'en occupe aucun, comme une propriété ne sauroit exister sans son sujet et que l'Essence infinie ne pouvoit être le sujet de l'Etendue; donc la matière, Sujet de la propriété de l'Etendue, celle-cy ayant toujours existé, est éternelle autant qu'elle-même.

[27] Les plus subtils sophistes d'entre nos adversaires considèrent l'Essence Spirituelle sans aucune Etendue, et comme un point de mathématique, sans longueur, largeur, ni profondeur. Cette idée est belle; mais est-elle juste? Je me range avec eux: je considère Dieu comme un point. Je vais bien jusque-là; mais où étoit l'espace, et qui le remplissoit? Ce n'étoit point Dieu: c'étoit donc la matière. forcés par ce dilemme, nos adversaires font créer à Dieu l'espace. Mais l'occupe-t-il cet espace? Oui; il n'est donc pas un point: il occupe donc, son Essence a donc de l'Etendue. Non: il n'est donc pas infini.

[28] La création de l'espace est une absurdité; l'espace n'est pas une substance; elle est la propriété d'une substance; ce qui est bien différent. s'il y a toujours eû de l'espace, il y a toujours eû de la matière: or, il y a toujours eû de l'espace: donc la matière est éternelle. Car 1o. Dieu n'a pu créer l'espace. nous venons le voir. 2o. L'Essence Spirituelle n'a pu en être le Sujet, puis qu'elle n'en occupe aucun, comme on l'avance. 3o. si elle l'occupoit, la matière n'a pu y trouver place; sinon elle n'est pas infinie. 4o. si elle

l'occupoit et qu'elle soit infinie, elle n'a pû se refouler; car la possibilité du refoulement suppose [29] du vuide, et le vuide suppose la divisibilité. Voilà les contradictions, en partie, où l'on s'expose en faisant créer à Dieu la matière. Cependant nous ne la pouvons considerer sans mouvement et comme incapable d'en recevoir, sans avoir recours à cette création; mais cette création est impossible: donc elle n'est pas. Cela est métaphysiquement probable.

2o. La Thèse change, si nous considerons la matière comme ayant le mouvement en elle-même. C'est ce que nous nous sommes proposés en second lieu dans ce chapitre.

Et d'abord, si la matière a [30] le mouvement en elle même, elle ne sçauroit être ouvrage d'aucun Etre supérieur à sa nature. Développons cette proposition. Il est absolument différent d'être douée de mouvement et d'être muë. L'un est posséder; l'autre est acquérir. La matière supposée créée n'a pû acquérir de mouvement propre; elle n'a eû tout au plus que la faculté d'être muë. Cette Propriété de se mouvoir n'est qu'un accident, dans cette hypothèse. Il s'agit de sçavoir à présent, si le mouvement appliqué à la matière lui est imprimé par une loi successive, qui n'opère qu'à raison des circonstances, [31] ou si c'est une force générique qui opère incessamment sur le corps inert de la matière? C'est ce que nous ignorons. Mais dans l'un ou l'autre cas, ce doit toujours être l'auteur de la matière qui en fait le mouvement. s'il le lui applique successivement et à raison des circonstances, il est certain que la matière peut ne pas exister toujours. Dieu alors est le maître de retirer le mouvement: mais que cette supériorité va lui coûter cher. Par cette application successive du mouvement, il devient responsable de tout le mal qui se fait dans le monde; et il est facile de sentir comment. [32] Les hâines, les meurtres, en un mot toutes les espèces de crimes que les sociétés punissent, sont des résultats d'affections excitées en nous par certains mouvemens. C'est par les loix de l'attraction ou de la répulsion, c'est par des forces centrifuges ou centripètes que tout s'approche ou se fuit dans la nature; que tout s'aime ou s'abhorre. Or, ces loix sont des effets de l'action du Principe mouvant: ce Principe est Dieu, et ne peut être autre dans l'hypothèse. Donc Dieu est l'auteur de tout le mal qui arrive dans la nature.

Si le mouvement imprimé à la matière est un mouvement [33] générique, appliqué une fois pour toutes, il peut être considéré, ou comme faisant toutes les opérations de la matière, ou comme produisant en elle une force indéterminée, en vertu de la quelle elle peut se porter à telles ou telles actions, Sans l'obéissance de son mouvement générique. Dans le premier cas, le principe faisant toutes les opérations de la matière, c'est encore Dieu qui répond de tout le mal qu'elle fait: car c'est toujours l'impulsion actuelle qu'elle est forcée de suivre. Dans le second, Dieu n'est pas l'auteur du mal; mais il ne l'est pas non plus du bien: car à quelques [34] actes que se porte la matière, ce n'est plus en vertu de l'impulsion du Premier

Principe; mais en conséquence d'un vouloir qui lui est propre, et qu'elle réduit en acte par la puissance de se remuer qui lui a été donnée Sans limites. Ce sentiment qui semble mettre à couvert la bonté de la Première cause, est susceptible de plus d'une difficulté; car une telle puissance de se mouvoir et de produire des actes, suppose de la connoissance dans l'Être à qui elle est accordée, ou de l'imbécillité dans celui qui l'accorde. Donner un pouvoir illimité à un Être aveugle, c'est [35] s'exposer à tout gêner; car enfin un tel Être peut fort bien ne produire que du mal, et encore sans qu'on puisse le réputer coupable; car en suivant sa pente aveugle; il ne viole aucune loi; il exerce seulement la Puissance qui lui a été imprudemment confiée.

Mais abandonnons ces hypothèses chymériques. Tranchons la difficulté: Dieu ne peut avoir doué la matière ni d'un pouvoir de se remuer illimité, ni lui appliquer un mouvement particulier qui la dirige incessamment. Si tout est Unité en Dieu, à plus forte raison ses attributs sont-ils indivisibles, considérés [36] chacun séparément. C'est une vérité que les Echioles soutiennent, et avec raison: en effet la divisibilité étant le caractère essentiel de la matière, l'indivisibilité devient, par une juste conséquence, la marque caractéristique de la spiritualité, qui est diamétralement opposée à la matière. sur ce principe, je dis qu' il est impossible que Dieu ait communiqué aucune espèce de mouvement à la matière; et voici comme je le prouve. Les attributs de Dieu, considérés en particuliers sont indivisibles; considérés en général ils jouissent de la même prérogative. or, le mouvement, qui n'est autre [37] chose que la vie, est un attribut de Dieu: donc il n'est pas divisible. Mais si le mouvement est indivisible; donc il est incommunicable, soit qu'on considère les attributs de Dieu en masse, soit qu'on les considère pris en particulier. De l'unité et de l'indivisibilité résulte nécessairement l'incommunicabilité. Donc Dieu n'a pu communiquer le mouvement à la matière. s'il eut communiqué la plus petite partie de l'un de ses attributs à une substance quelconque, non seulement il se seroit dépossédé de tout cet attribut en faveur de cette substance, mais encore le don que Dieu lui auroit fait [38] de cette particule de n'importe le quel de ses attributs, auroit entraîné après soi le don absolu de tous les autres attributs, c'est à dire de toutes les perfections de la Divinité: car, comme nous venons de le faire pressentir, de même que chaque attribut considéré à part est indivisible, de même tous les attributs considérés en masse sont indivisibles entre eux: autrement ces choses qu'on soutient spirituelles porteroient la marque caractéristique de la matérialité; je veux dire la divisibilité. D'où l'on peut certainement conclure que si Dieu a communiqué du mouvement à la matière, non seulement il [39] lui a transporté tout le mouvement qui étoit en lui, mais encore tous les autres attributs ou perfections. Mais Dieu n'est point un corps: il n'est autre que l'assemblage infini des perfections: donc, privé de cette infinité de perfections, il se réduit à zéro.

Dieu n'a pû créer un mouvement particulier pour l'appliquer une fois pour toutes, ou

successivement, à la matière. Dieu possédait l'infinité de toutes les perfections possibles: or, au delà de l'infinité possible, il n'y a plus rien. si Dieu créait de nouvelles perfections, il y auroit dans ces perfections de la Plusqu'infinité: ce qui [40] est absurde.

Les auteurs du Système de la Première Cause n'étoient pas géomètres. Ils n'ont pas conçu qu'en lui donnant l'infinité pour attribut, ils bornoient cette Cause à elle-même, et excluient toute autre substance que la sienne. Il est vrai que la Toute-Puissance de cette Première Cause leur a été d'un grand secours dans leurs suppositions extravagantes; mais cet épouvantail n'a plus lieu depuis qu'on se pique de raisonner. Par la même raison qu'il est impossible que le tout soit plus petit que sa partie, il est impossible qu'il y ait rien au delà de l'infini [41] de quelque genre qu'il soit. si le tout de l'univers étoit matériel, ne seroit-il pas contradictoire de dire qu'il règne dans ce tout une substance spirituelle? par la même raison, si de toute Eternité le Grand Tout a été rempli par la substance spirituelle et infinie, il est impossible que la matière y ait été admise. Qui dit Infini, dit ce qui exclue toute limite: Dieu est cet Infini: donc il exclut toute limite: mais hors des limites de l'Infini; c'est à dire au delà de l'exclusion de toute limite, il ne peut y avoir rien. Donc la matière hors de l'infini et de ses limites, [42] est une substance qui existe dans le Rien: je veux dire une chymère, une absurdité qui révolte.

Formons-nous l'idée d'une Substance infinie, éternellement existante: nous excluons dès lors toute création postérieure à cette substance, par la raison que l'idée que nous avons de l'Infinie existence renfermant en elle l'immensité, exclut toute espèce de limite. Revenons.

Nous ne saurions considérer la matière comme ayant en elle même le mouvement; car où elle tiendrait Le mouvement, ou de la Première Cause qui, Suppose-t-on, l'a créée ou [43] elle le tiendrait d'elle même. Il est impossible qu'elle le tienne de Dieu: le mouvement, qui est la vie ou l'Etre; est un attribut de Dieu, donc une chose indivisible, donc une chose incommunicable. Reste que la matière eût le mouvement en elle, que le mouvement lui fût propre, qu'il soit sa propriété essentielle comme l'étendue, la couleur, la figure, etc., qui sont des propriétés des Corps Sensibles et même de ceux que nous n'apercevons pas.

Dans cette hypothèse, je demande si la matière a toujours eût ce mouvement en elle-même ou non? si elle l'a toujours [44] eût, elle est éternelle: Si non, d'où l'a-t-elle acquis? Dieu n'a pû le lui communiquer: nous l'avons vû. Mais elle n'a pû se le communiquer elle-même. Le mouvement est un principe: le Principe est toujours coéxistant aux substances dans les quelles il se trouve: autrement l'effet qui résulteroit, l'accident qu'on remarqueroit dans une Substance, seroit un fils sans Père, un effet Sans Cause.

Donc la matière, considérée en général, et abstraction faite des modes qu'elle éprouve et des formes qu'elle acquiert; n'a pas acquis d'elle même, dans un temps, le mouvement. D'où [45] donc lui sera venu le mouvement? Quelle Cause, autre que la Première, l'aura produit en elle?

Si la matière informe, Sans modes quelconques, possédoit en elle le Principe du mouvement, l'univers ne Subsisteroit pas un moment; car le principe inclus à la masse opereroit sur toutes les parties de cette masse, et nul corps ne demeureroit en repos: ce qui immanquablement causeroit bientôt un désordre general. or, nous avons l'expérience: que quelques corps, même de ceux qui sont dans le cas d'être mûs dans peu, sont dans le plus parfait [46] repos. Il ne faut pas raisonner contre l'expérience, car quelque éblouissante que soit une hypothèse qui la contrarie, elle ne peut subsister.

On supposera, peut-être, que le mouvement n'est point inhérent à toutes les parties de la matière: mais cette supposition ne sauve pas la difficulté; car il faudroit que les hommes, dans les formes qu'ils donnent aux parties de matière qu'ils employent, pussent discerner, quelles sont les portions matérielles douées de mouvement, et quelles sont celles qui en sont privées.

Si le mouvement étoit inhérent [47] à la matière en tant que Principe, ce seroit en vain qu'on distrairoit les parties de la masse, pour les employer. Le principe générique seroit inextinguible jusques dans les Entités; car on ne sauroit détruire les propriétés essentielles des substances, sans détruire les substances mêmes: il faut détruire le feu si l'on veut qu'il ne brule pas.

Je finirai cet article en répondant à une objection qu'on ne manquera pas de faire à ce que je viens de dire: sçavoir, que nous avons trouvé l'art de fixer certaines substances errantes de leur nature; mais je soutiens [48] que cela est faux. C'est mal-à propos presque toujours qu'on se sert du mot substance, pour exprimer ce qui n'est qu'un mode. Il n'y a dans le monde qu'une substance; qui est la matière. Le mercure, par exemple, est un mode actif, le mouvement est une propriété de ce mode; nous fixons le mercure, c'est à dire, nous rallentissons Son action en embarassant sa nature dans des parties crasses et tenues; cet obstacle que nous lui opposons ne le prive pas absolument de sa propriété active: témoin l'effet qu'il produit sur les corps où on l'applique après qu'il est [49] ce que nous appellons fixé. Mais quand nous le rendrions absolument immobile et incapable d'aucune action, nous n'en serions pas mieu fondés à nous flatter d'avoir détruit la propriété essentielle d'une Substance: tout au plus, nous aurions décomposé un mode, un accident [*sic*] de la Substance. Tout notre art en ce cas se réduit à exclure des parties mouvantes d'autres parties reposantes; à les distraire d'un effet, pour les renvoyer au principe. Ainsi quand nous éteignons le feu, nous arrêtons un effet qui pour paroître a besoin de certaines conditions; nous

faisons cesser ces conditions, l'effet [50] apparent cesse. Mais ce feu n'est qu'un mode, qu'un accident, et il seroit ridicule de dire qu'on détruit la substance du feu, lors qu'on retire les conditions du feu qui sont les choses combustibles.

Lors donc que j'ai dit qu'on ne pouvoit détruire les propriétés essentielles des Substances, sans détruire les substances mêmes, j'ai procédé à l'absurde, et conclus à ce qu'on appelle l'absurde.

De ce Principe, qu'il est impossible de détruire les propriétés des substances, Sans détruire les Substances-mêmes, il suit nécessairement que la matière n'a [51] point le mouvement en elle, comme une Propriété annexée à son Etre considéré en général, et abstraction faite de ses modifications. Détruire le mouvement, propriété essentielle de la matière, seroit détruire la matière elle même, c'est à dire sa substance propre; ce qui est impossible: cependant nous fixons des portions de matière, et nous leur procurons le repos, si elles ne l'ont pas, pour les employer à divers usages; nous en détachons même de la grande masse, dans les quelles nous n'apercevons aucun mouvement, et qui n'en acquièrent point dans la suite: donc la matière n'a [52] pas le mouvement en elle même, si on la considère en général. De ce que quelques unes de ses parties se meuvent, on n'en sauroit conclure que le mouvement principe est inhérent à sa substance; mais seulement que ces parties se sont trouvées dans des circonstances où elles l'ont acquis; en sorte que le mouvement est accident en elles, et non principe, comme quelques matérialistes l'ont soutenu. Cette conséquence mal tirée du particulier au général, a donné lieu à nos adversaires de conclure par le même procédé l'inertie de la matière. Ils ont pris une portion de matière [53] privée de mouvement, et incapable d'en acquérir étant tirée hors de sa matrice et placée dans des Entraves: ils ont ensuite raisonné et conclu justement, suivant le principe qu'on avoit posé. Mais une opinion n'est pas toujours une vérité. On s'est trompé dans tous les parties, parce qu'on n'a pas toujours procédé d'après les grands principes. L'hypothèse qui rend le mouvement inhérent à la matière comme propriété essentielle, est aussi favorable au Système religieux, qu'au matérialisme. si la matière a le mouvement en elle, d'où lui vient-il? Ce ne sauroit être d'elle même, [54] car alors ce principe générique et actif mettroit sans cesse toutes les particules en mouvement, et en un mouvement qu'on ne pourroit arrêter; ce qui est contre l'expérience. Donc, concludroient les Partisans de la Première Cause, c'est de celle-cy qu'il vient.

Je pense donc qu'il est également improbable que la matière, considérée en général, soit absolument privée de mouvement et incapable d'en acquérir, ou qu'elle ait le mouvement en elle-même, et qu'elle le possède comme une propriété essentielle de substance [*sic*], ainsi qu'elle a de la couleur, du poids, de l'Etendue, une [55] figure etc. Peut-être rencontrerons-nous plus juste en nous formant de cette Substance, l'idée que nous avons d'une chose qui, à l'aide de diverses préparations, devient une autre en apparence.

C'est sous ce troisième point de vue que nous allons traiter notre Sujet.

3o. Après avoir réfléchi sur ce point important, et ayant remarqué que presque toutes les hypothèses sur la nature étoient fausses, et que les plus Satisfaisantes répugnoient à la probabilité lors qu'on en faisoit l'analyse, je me suis déterminé à envisager mon objet sous un autre point de vue. Il faut également craindre de dire trop, ou trop peu. [56] Je ne prétend point être l'apôtre de la matière; mais je ne veux point être son Contempteur. Dire de la matière, qu'elle possède ce qu'elle n'a pas; la priver de ses propriétés en général; me paroît deux excès également dangereux et contraires aux progrès de la vérité.

Il n'y a dans le monde qu'une Substance, dont ce qu'on appelle Elémens, air, feu, terre, Eau ne sont que des modifications, que des accidens. Il paroît démontré qu'il a été des temps où ces choses n'avoient point d'existence propre. Confondues ensemble, et ne formant qu'un fluide tenû, moins liquide que l'Eau, plus délié que la Terre; moins chaud que le feu, plus [57] tiède que la glace; n'étant d'aucune qualité déterminée, mais participant de toutes. Ce Tout sans qualité, sans forme, ou du moins n'en ayant qu'une, occupoit tout l'espace; ou plutôt étoit le sujet de l'espace: supposer du mouvement à la matière en cet Etat, c'est faire précéder l'effet à la Cause. Pour qu'un corps se mette en mouvement, il faut qu'il ait un vuide autour de lui; non un vuide absolu, mais qu'il soit environné de corps plus souples que lui: sans quoi la résistance se trouvant égale à la force, ce corps restera dans ses entraves; le corps, son voisin, n'aura pas plus de liberté, et ainsi à l'infini.

[58] Le mouvement est une action; or, l'action suppose de la force dans les corps qui en jouissent: mais dans un Tout où aucune partie n'a d'existence propre, on ne sauroit admettre ni force ni foiblesse. Il n'en est pas ainsi de l'Etenduë; la matière n'a pû exister un momment sans cette Propriété, soit qu'elle fût tenuë, ou liquide; soit qu'elle participe de ces deux natures. Nous ne saurions considerer de point matériel, sans que cette considération n'excite en nous l'idée d'une étendue quelconque. Au contraire, nous considérons des particules de matière sans mouvement: d'où vient cela? [59] C'est que l'Etendue est une Propriété essentielle de la matière; et que le mouvement n'est pas de ce genre.

De quelque façon que nous nous y prenions, nous ne pouvons fixer notre attention sur aucun Etre physique, sans sentir naître en nous l'idée de sa propriété essentielle. L'idée de l'Eau emporte l'idée de la fluidité; celle du feu, de la chaleur etc. L'idée de la Vie surtout emporte celle du mouvement: donc le mouvement est la propriété essentielle de la Vie, de l'Etre proprement dit: toute la matière ne vit pas; donc le mouvement n'est pas une propriété essentielle de la [60] matière.

Nous concevons encore plusieurs portions de matière, comme absolument privées de mouvement; mais nous concevons en même temps qu'au moyen de certains apprêts; de la réunion harmoniquement faite de ces parties, ou de l'exclusion de quelques-unes d'entre elles, elles pourroient acquérir du mouvement: donc le mouvement n'est point Essentiel à la matière. Si le mouvement étoit essentiel à la matière, nous ne pourrions considerer aucune portion de matière, sans que cette consideration excitât en nous l'idée du mouvement; de même que nous ne saurions [61] fixer notre attention sur les portions de cette même matière qui sont animées, sans que cette consideration soit accompagnée dans notre esprit de l'idée du mouvement.

Il est donc également éloigné du vrai que la matière ait en elle mouvement, et qu'elle soit incapable d'en acquérir. si elle le possédoit en elle, cette propriété essentielle se retrouveroit dans toutes ses parties, par la raison que les propriétés essentielles n'abandonnent jamais les sujets dont elles sont les propriétés. si elle étoit incapable d'en acquérir, aucun corps n'existeroit; ce qui est contre l'expérience; [62] car tous les Sophismes des Pyrrhoniens ne sauroient détruire nos notions d'existence, fondées sur la résistance de certains Corps qui nous arrêtent, et sur l'action de certains autres qui agissent sur nous d'une manière répulsive.

Du mouvement où sont certains Corps matériels, du repos où sont quelques autres, il faut nécessairement conclure que la matière, considérée comme matière, et privée de certaines conditions, de formes, de modes quelconques, l'est aussi du mouvement. C'est beaucoup accorder à nos adversaires; mais pour combattre le faux, il ne faut pas se servir [63] du faux. Nous n'avons point intérêt de nous tromper. si par nos recherches, nous découvrons le vrai, encensons-le. Un grand nombre de Philosophes ont crû la matière éternelle; d'autres l'ont regardée comme l'ouvrage d'une Première Cause: de certitude, l'une de ces deux branches de Philosophie est dans l'erreur. Je n'épouse aucun parti: je cherche le vrai. La difficulté ou la facilité qui je rencontre dans une opinion, n'est pas une marque sûre de sa vérité. Le système de l'inertie de la matière est très commode; mais il répugne. Un esprit paresseux peut s'en contenter; car [64] quoi de moins pénible que de supposer gratuitement des principes inconnus, une Première Cause; de l'existence de la quelle on n'a d'autre notion, que l'idée, peut-être factice, si elle n'est absolument fausse, de ceux qui la prêchent?

Je vois déjà les Partisans de la Première Cause saisir avidement [*sic*] mon aveu; que la Matière, en tant que matière, n'est douée d'aucun mouvement propre. Or, diront-ils, on ne sauroit se procurer ce qu'on n'a pas; néanmoins des portions de matière se meuvent; donc quelque Cause préexistante à la matière lui procure le mouvement. N'allons pas si vite. [65] Par ces conclusions générales on ébloût:

éblouir, n'est pas instruire. De même que la disette d'un Etat en général, n'emporte pas de rigueur la disette de tous les particuliers qui le composent, sans exception; de même aussi de ce que la masse générale de la matière est absolument privée de mouvement; il ne s'en suit pas que des portions de cette masse n'en puissent acquérir. Enfin, malgré les avantages que mes adversaires pensent tirer de mon aveu, je m'y tiens. La matière est une substance privée de mouvement, considérée en tant que [66] substance, et privée de formes; je le soutiens. Mais je nie qu'elle demeure éternellement en cet état d'inertie; que cela même est impossible, c'est ce que j'affirme.

Comme l'erreur vient ordinairement [*sic*] de la précipitation, et de ce que, procédant d'une manière trop générale, on confond la Cause avec Ses effets, et d'un accident on en fait un sujet, il est bon d'avancer pas à pas dans cette matière. Par ce moyen, si nous ne parvenons pas à la vérité, du moins éviterons-nous de

donner dans l'illusion.

[67] Chapitre IIe.

Quelle a dû être la forme première de la matière.

L'oeconomie actuelle des portions de l'univers que nous connoissons, nous indique que le grand Tout de cet Univers n'a d'abord été qu'une masse participante du fluide, et du sec, du mol et du ferme. Ces qualités originelles se retrouvent dans toutes les particules de la matière. Dans ces particules nous en trouvons qu'une dépuration plus longue a liquéfiées, et [68] d'autres que cette même dépuration a rendu

plus dures: Telles sont l'Eau et le marbre. Mais dans l'espèce de ces deux portions de matière si diverses, nous en découvrons qui n'ont pû encore acquérir la perfection. Ces modes de la matière sont des enfans qui ne sont point encore entièrement formés dans le sein de leur mère; mais qu'un laps de temps plus considerable peut conduire à maturité. Tous ces modes sont d'une nature mixte, participante du fluide et du sec, du mol et du dur; donc la qualité originelle de la matière tient de ces deux [69] natures. si la matière eut été à son premier terme, c'est à dire éternellement, liquide, il n'y auroit nul corps dur; si sa nature eut été la compacité, la durété; on n'y remarqueroit nul corps spongieux, nul corps mol, nul corps liquide. Le temps conduit les particules matérielles à une parfaite liquéfaction, ou à une parfaite compacité: donc ces particules étoient, primordialement dans un état mixte. La preuve en résulte des portions encore non formées que nous y découvrons. Ouvrons le sein de la Terre: Là où, plusieurs siècles plus tard, nous aurions trouvé des marbres d'une extrême [70] durété, nous ne rencontrons que des Couches d'une matière participante du fluide, et de la compacité. Ce n'est point encore du marbre; mais ce n'est pas non plus de l'eau. De même dans le mines de métal et de minéral. Dans une mine de mercure, par exemple, les agens propres à former ce minéral, s'aperçoivent sous la forme de globules terrestres, s'ils ne sont pas encore mûrs. Rebouchez cette mine; attendez pendant un certain temps, et vous trouverez la liquéfaction faite. Donc la qualité originelle de la matière n'est ni la fluidité, ni la compacité; mais une nature [71] mixte.

Si tout eût été compact à l'origine des choses; tout seroit resté dans le même état; le mouvement eût été exclu. De même, et par une semblable raison, si tout eût été liquide. Nous ne saurions concevoir le mouvement, ou l'action, dans un tout dont les parties sont d'une même nature. Le mouvement suppose de la diversité dans les corps qui se remue. si vous pouvez emplir exactement un vase soit de liquides, soit de solides, vous en excluez le mouvement. Mais introduisez dans ce même vase des Corps de diverses natures, des solides et des fluides, [72] tous agens essentiels à former une substance de nature mixte; remuez ce vase, après l'avoir exactement bouché d'un bon lut, vous y verrez le mouvement (4).

Nous ne saurions donc considerer la matière sous un autre point de vue que sous celui d'une substance mixte. La difficulté est de lui donner une forme, une figure en cet état.

La rondeur est une figure que j'adopterois volontiers, si n'étoit que cette figure suppose une coque au grand tout. Or, n'est-ce pas faire précéder l'effet à la Cause, que de supposer à la nature une coque dans [73] Son premier état, puisque cette coque n'a dû qu'être, l'effet d'une dépuration en vertu de laquelle les parties les plus grossières ont été poussées aux extrémités par l'action du feu central?

Une masse mixte ni compacte, ni liquide, suppose, si on lui donne la rondeur pour figure, un Contenant qui l'embrasse. On ne sauroit considerer ce contenant autrement que comme un corps solide, ou du moins plus solide que le Contenu, sans quoi la substance mixte s'épandra en ligne droite; car le mouvement circulaire est harmonique; et ne peut être reçu dans la [74] matière privée de mouvement, qui est une condition essentielle de l'harmonie.

Ne seroit-ce pas en vain que nous tenterions de determiner la figure originelle de la matière? Pour moi je le crois. La matière contenoit l'Immensité; et qu'elle [*sic*] figure donner à cette immensité? On ne peut lui en donner une quelconques, qu'on ne lui suppose en même temps une coque, ou au moins un tourbillon, pour la contenir; et alors la substance contenue n'est plus infinie. D'ailleurs il faudroit que cette coque ou ce tourbillon fût lui même infini, sans quoi on peut demander: qu'y a-t-il [75] au delà?

L'Etendue est la propriété essentielle de la matière; l'espace n'a point d'existence propre: ce n'est qu'une consideration de l'Etendue: nous ne saurions diviser l'idée de l'etendue de celle de l'espace: donc elles sont une seule et même chose. L'Etendue et l'espace ne sont et ne peuvent être anterieurs à la substance dont ils sont la propriété, à la substance qui est leur sujet. Donc il est inutile de savoir quelle Etendue ou Espace occupoit la matière. Occuper marque une postériorité à ce qui est occupé. Donc il ne fallut point [76] que la matière occupe d'espace. Mais il fallu que l'Etendue et l'espace se trouvât partout où il y avoit de la matière. Partout où est la substance, là aussi se rencontre sa propriété essentielle.

Le Tout, c'est à dire l'immensité, consideré comme excluant toute limite, toute borne; voilà ce que remplissoit, et ce que remplit encore la substance matérielle. mais dès que nous excluons toute limite, nous excluons toute forme, toute figure déterminée. Nous ne saurions concevoir un cercle ou un carré, sans que l'idée de leur limites [77] n'accompagne cette conception. Je cherche en vain dans mon imagination; je ne puis donner aucune figure à l'infinie substance. L'Infini exclut toute limite; le fini est son opposé, précisément parce qu'il en a; Donc l'exclusion ou l'inclusion des limites, est ce qui distingue l'Infini du Fini. Mais l'idée de la figure emporte avec soi l'Inclusion des limites, et il y est jointe: l'inclusion des limites est la propriété du fini, elle est la condition de la figure: donc, peut-on conclure, La Substance infinie privée de limites, et par conséquent des conditions de la figure, [78] n'en a aucune.

Si l'unité etoit essentiellement attachée à la matière, elle n'auroit pû acquérir de formes; mais qui pourroit la soutenir telle, lors que l'expérience nous convainc que ses plus petites parties sont divisibles à l'infini? C'est cette divisibilité même qui lui donne la faculté de produire. C'est l'unité de Dieu qui le prive de cette faculté. s'il existe une substance spirituelle, infinie, dans le monde, tout est spirituel, infini:

Tous les Etres ne sont qu'objectifs, ou chymériques; et alors le boulet de Canon qui foudroye la muraille, [79] n'a pas plus de densité que l'Eponge: ce qui contredit l'expérience.

Les resistances et les divers chocs, nous attestent qu'il y a des Corps: ces corps distincts nous prouvent la divisibilité de la matière qui les constitue. Cela est hors de dispute. Cette divisibilité excite en nous l'idée de la matière, dont elle est le caractère essentiel: et nous vérifions la réalité de cette idée par l'emploi que nous faisons de différentes portions de la matière. Au contraire, lors que nous voulons faire produire à Dieu les Etres corporels, comme on le suppose infini, il faut de [80] nécessité que nous séparions, du moins par la pensée, ces Etres produits, de la Substance produisante: Et nous tombons dans l'absurdité; car comment séparer un Infinité spirituelle?

L'Existence de Dieu, et celle de la matière, ensemble, forme un galimatias de propositions très extravagantes, telles que celles-cy. Dieu infini et la Matière finie, forment l'Infini: la substance infinie s'est retrécie et a fait place à la substance finie; ou bien: La substance finie est placée hors de l'infinie qui exclut toute limite. Ou bien encore: la substance infinie n'occupe aucun espace; cependant [81] l'espace est rempli: l'espace ne peut être qu'infini, c'est la matière, ou Dieu, qui l'occupe. C'est donc la matière finie qui remplit l'espace infini; car ce n'est point Dieu qui n'occupe aucun lieu. Développe qui le pourra de semblables propositions; mais je ne crois pas qu'on en puisse venir à bout à l'aide d'aucun principe.

L'habitude de considerer de la figure dans toutes les parties de la substance matérielle qui sont à notre portée, et l'impossibilité de donner aucune figure déterminée à cette même substance dont nous ne saurions appercevoir ni [82] même concevoir les limites, est peut être ce qui a donné lieu à la supposition d'une première Cause, d'une substance immatérielle, sans forme, ni figure. Les conséquences génériques flate [*sic*] notre paresse. La substance matérielle considerée en général est privée de figure; cependant il est des Corps configurés: on ne peut donner ce qu'on n'a: donc il est une autre substance que la matière, qui donne la figure à ses parties; une cause Première, un Dieu enfin.

Il eût été plus raisonnable de conclure, de ce que la substance matérielle n'a aucune [83] figure, qu'elle étoit infinie, puis que la figure a pour condition les limites, et qu'on ne sauroit la concevoir autrement.

Voilà la matière réduite à l'Etat où la desirent les Partisans de la Première Cause; c'est à dire, sans mouvement et Sans forme. C'est beaucoup leur accorder. Ils triomphent; mais leur joye ne sera pas de longue durée. Je ne la dépouille, que pour la faire reparoitre avec plus de pompe. Nous l'allons voir

acquérir le mouvement, sinon en général, du moins dans ses parties.

[84] Chapitre IIIe.

Comment la Substance Matérielle a pû acquérir le mouvement.

Nous ne sçaurions nous représenter une substance mixte, participante du fluide et du compact, sans concevoir en même temps de la diversité dans les parties qui la composent. Le solide qui excleroit tout liquide, n'en produiroit jamais: le liquide qui excleroit tout solide ne peut jamais de lui-même et sans l'application d'un agent étranger, produire le solide. Donc [85] la substance materielle a dû être mixte originellement.

Les parties de la Substance matérielle ne pouvant être autres que diverses, n'ont pas du rester longtemps dans le repos. Le propre du liquide est de pourrir et de diviser. Les particules les moins tenues, venant a (sic) être pénétrées par l'humide qui les entouroit, il a dû résulter de cette pénétration, 1o. l'altération des corps les moins tenus, 2o. la dépuration du liquide qui les pénétroit. C'est une expérience dont nos filtres nous convainquent.

Les corps les moins tenus une fois altérés, n'ayant plus [86] assez de force pour soutenir des corps plus tenus et plus compacts, placés perpendiculairement au dessus d'eux, ont été contrains, par leur poids, de céder, et de livrer passage. Ces corps superieurs ont eû d'autant plus de facilité à acquérir ce premier degré de mouvement, que l'humide agissant sur eux, comme sur les moins tenus, et ne pouvant les pénétrer, a dû augmenter leur volume, loin de l'altérer parce que cet humide étoit limoneux; or, de même qu'il se dépure en pénétrant les corps les moins tenus, de même aussi il doit laisser une partie de son limon [87] sur les corps plus durs qu'il essaye de pénétrer; et par là augmenter le poids de leur masse.

La chute de ces corps superieurs n'a pû se faire, sans causer l'Elévation de quelques autres d'un moindre poids. Jetez un morceau de sucre dans un vase rempli d'eau; et vous verrez l'effet de refoulement.

Les corps les moins tenus en se diversifiant par l'action de l'humide, ont causé immanquablement un épaissement dans l'humide; et de cet épaissement les corps les plus tenus ont dû recevoir de [88] nouveaux accroissemens par l'humeur limoneuse que leur communiquoit l'humide en s'efforçant de les pénétrer. Dans leur chute même, leur volume a dû s'augmenter.

Comme le plus ou le moins humide, le plus ou le moins sec; en un

mot comme la nature mixte règnoit également dans toutes les dimensions de la substance matérielle, et qu'une égale ancienneté donnoit à toutes les parties de cette substance un pareil degré d'action et de résistance, de force et de foiblesse, plusieurs pièces du grand tout ont dû être mises en mouvement dans le même instant.

[89] Dans ces premiers instans du mouvement excité par la chute des corps, toutes les surfaces imbibées de l'humide, étoient spongieuses, molles, flexibles, et susceptibles conséquemment de perte et d'accroissement. Les corps les plus aigus par leur forme, venant à rencontrer des surfaces l'arges [*sic*] et molles n'ont pû faire autrement que de s'y accrocher, et le plus pesant a entraîné l'autre, qui s'est vû forcé sa direction. A mesure que ces Corps ont été porté par leur poids vers les extrémités de la masse, le refoulement qu'ils ont produit a ramené au centre les parties les plus légères. Les corps moyens [90] ont dû aussi graviter vers le centre, mais les plus légers les ayant précédés a cause de leur vitesse, ils n'ont pû y arriver, et se sont tenus dans la moyenne hauteur de la masse générale.

Quelques parties de feu, c'est à dire des plus légères portions de la matière, s'étant rendues au centre, elles n'ont pas dû manquer d'agir sur les parties tenues qui les avoisinoient. La siccité ayant succédé à l'humidité de ces parties voisines, ce qu'elles avoient de plus délié a été ou dévoré ou converti en feu. Leurs corpuscules les plus denses entraînés par leur propre [91] poids, après avoir épuisé en tout ou en partie l'humide qui étoit autour d'eux, et par ce moyen grossi leur volume de tout ce qu'ils comportoient de grossier, ont dû s'éloigner et prendre leur explosion vers les extrémités du centre. Toutes ces explosions des parties les plus denses vers les extrémités, accroissoient certainement le volume léger qui occupoit le centre en y faisant refouler tout les parties moins pésantes que les Corps qui tomboient.

Je n'oserois assurer ici, si le feu existoit ou non, divisé dans la masse générale de la matière. Cet Elément pourroit bien n'être [92] que le résultat du choc et du froissement excité par la Chute des Corps du centre de l'immensité, vers ses extrémités. Il pouvoit alors y avoir divers matériaux, et surtout des parties putréfiées par l'humide, très propres à produire le feu en se froissant les unes contre les autres avec violence. Nous voyons des portions de matière s'enflammer dans une agitation moins forte et moins longue, que celle qui a du [sic] résulter de la chute des corps du centre de la masse vers ses extrémités. Alors le feu ne seroit point une substance. Il seroit un effet, non une Cause. La manière [93] dont le feu s'entretient dans la nature, ne détruit point ce Sentiment. Cette qualité une fois produite par le choc des parties combustibles, a pû avoir assez de véhémence pour convertir en sa propre nature les corps qui l'avoisinoient; et et [sic] comme le feu a une vertu attractive sur les corps légers, il s'entretient par ce moyen dans un volume proportionné à l'éloignement des corps dans les quels il puise et renvoie sa chaleur. En un mot, nous voyons trop souvent le feu être Effet de diverses Causes, pour le supposer être un principe; et plus d'un sçavant a été de [94] mon sentiment.

Quoi qu'il en soit du feu il n'a pû être le principe du mouvement primitif: une fois produit, il a pû servir à l'entretenir, à l'augmenter par ses forces attractives et répulsives. C'est l'eau qui dans la nature est le principe principiant, soit qu'on considère cet Element comme altérant ou même détruisant les Corps; soit qu'on le considère comme les pénétrant et y faisant couler les diverses natures que l'Eau entraîne avec elle, et aux quelles elle donne en les putréfiant une qualité propre à être facilement digérées par les Individus dans [95] les quels elle les introduits.

Si la substance matérielle n'eut été mixte, l'aridité et la sécheresse y régnant, le repos des parties de la masse eût été éternel; mais l'humide minant par son action tous les corps plus ou moins fermes qui étoient mêlés avec lui, qui ne faisoient qu'une humeur broüillée avec lui, a, par ce moyen, rompu les colonnes éternelles de la Substance infinie. Dès cette rupture le mouvement a existé; non pas qu'il ait une existence propre à la manière des corps; mais une existence résultante, qui a plus ou moins de force en raison de [96] la pesanteur des corps qui le produisent.

Dans un Tout participant de la nature du fluide et du tenû, la dissolution d'un seul corps, causée par la pénétration de l'humide, a suffi pour mettre tous les autres corps en mouvement.

Mais nous ne sçaurions présupposer que cette dissolution n'ait eû lieu que dans une des parties du grand Tout, et qu'à l'égard d'un seul corps. L'humide règnoit partout, partout il se trouvoit aussi des corps plus ou moins tenus, des corps susceptibles d'être pénétrés, d'autres capables de résistance. Tous ces

corps, divers en qualités, étoient en poids égal [97] répandus dans l'immensité: autrement la matière n'auroit point été en repos. L'équilibre parfait de toutes les parties d'une masse, produit le repos parfait de cette masse. Or, l'équilibre n'est autre que le poids égal. Il a donc fallu rompre l'équilibre, pour donner le mouvement à la matière. C'est l'humide seul qui a été capable, par son action minante et alterante, de pénétrer et dissoudre les corps les moins tenus, et par cette dissolution se causer la chute des corps plus denses que le moins tenus portoient: Mais l'humide étoit répandu partout: partout il portoit [98] avec lui la qualité pénétrante, essentielle à sa nature: donc la rupture de l'équilibre a dû se faire en même temps dans toutes les dimensions du Tout: donc la chute des Corps les plus denses a dû se multiplier dans tous les espaces: donc le mouvement des corps a dû avoir lieu partout au même instant.

Les corps proprement solides n'ont point de mouvement: pour les mettre en mouvement, il faut leur appliquer un agent plus puissant qu'eux. Les Corps de cette nature n'ont donc pu décrire dans leurs chute qu'une ligne droite. Donc les corps les plus denses du grand tout, gardant la ponderation [99] dans leur chute, n'ont pû se mouvoir autrement que vers les Extremités de la grande Masse.

Par sa légereté, le feu, produit par l'explosion des corps, s'étant le premier rendu au centre, ce centre s'en est rempli. Or, il n'importe de quoi un espace soit rempli: il suffit qu'il soit plein, pour que d'autres corps ne puissent s'y loger. Donc le centre une fois occupé par le feu, n'a pû recevoir d'autres corps, sinon ceux que le feu a dévorés et convertis en sa nature. Mais l'effet ne peut être supérieur à sa Cause: donc le feu produit [100] par le froissement des corps et n'étant qu'un accident résultant de leur divers chocs, n'a pû acquérir un volume assez considérable pour l'emporter sur les autres corps. L'humide est son ennemi; et le détruit. tous les corps avoient en eux plus ou moins de cet humide: il falloit donc que le feu, avant que de

dévorer quelques uns de ces corps, commençât par les dessecher. Or, une telle opération le diminueoit, et énerroit son action. C'est en vain que le feu voudroit augmenter son volume: les corps qu'il dévore comportent assez d'humide pour lui couter autant qu'il acquiert [101] en les dévorant. La masse générale ne perd rien de son action. Comme elle est tout, et que les substances sont indestructibles, son poids est toujours le même. Le feu ne détruit rien: il décompose seulement. Un corps quelconque ne sauroit avoir de parties autres que denses et humides. Le feu agit sur un tel corps; et le pulvérise: qu'arrive-t-il? L'humide qui lioit les parties, s'évapore. Ces parties venant à manquer du linéament qui les réunissoit, se volatilisent et deviennent poussière ou cendre. La nature reçoit ces diverses qualités, qui dans la [102] suite se retrouvant dans les mêmes circonstances où elles s'étoient trouvées précédemment, reprennent la même forme qu'elles avoient eue, et qu'elles avoient perdue par l'action du feu.

Le feu borné dans son volume, est borné dans son action: donc il n'a dû agir que sur un certain nombre de corps.

On peut considérer le centre d'un tout infini, Comme le Point le plus élevé de ce Tout. Ce Centre rempli de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière, ne pouvant plus rien recevoir, les parties moyennes entre la densité, et la plus grande légèreté, ont été obligées [103] de se contenter de l'espace immédiat du centre, et d'occuper la moyenne région. Dans chaque refoulement, causé par la chute des solides, les corps refoulés se sont rendus au lieu de leur destination, que les loix éternelles et invariables de leur poids leur assignoient; et celà en ligne droite.

Cette chute des corps en ligne droite, partant du centre, c'est à dire des extrémités des colonnes aboutissantes au centre, a pû former une coque à peu près ronde dans sa surface intérieure, mais infinie, en épaisseur et en forme, en sa surface opposée (sic). Nous pouvons [104] aisément considerer un cercle dont la circonference soit infinie à l'extérieur, et irrégulière, tel qu'est celui ci; (5)

insérer le dessein

Mais régulière et finie, considéré dans son intérieur. Il n'y a pas d'apparence que ce soit la substance qui soit ronde; mais le local intérieur de la substance. En se séparant de l'humide et du feu, les corps denses n'ont pû tomber [105] qu'en ligne droite vers les extrémités. Dans cette chute, par la raison qu'ils ont refoulé les corps les plus légers, ils ont dû faire descendre plus bas ceux de leur nature aux quels ils se sont ajoutés, et dont ils ont augmenté le poids: ce qui a donné lieu à de nouveaux refoulements de corps légers.

A mesure que les corps denses s'acheminoient vers les extrémités, les corps subtils s'emparoièrent du centre. Ces Corps denses, imbus de l'humide où ils avoient si longtemps séjourné, ont formé des Couches en s'appliquant les uns aux autres. Dans la suite cet humide [106] resserré entre ces divers corps, ne pouvant plus être renouvelé, s'est épuisé, et a pû devenir limoneux, de clair qu'il étoit, et enfin compact, de limoneux qu'il venoit d'être. Les parties les plus subtiles de cet humide auront continué pendant un temps de pénétrer ces épaisses couches; mais enfin leur action énervant leur vertu pénétrante, et ne trouvant point de terme à leur course, elles se seront converties en ce même qu'elles pénétraient.

L'énorme compacité de l'amas immense des corps denses, ne pouvant plus être pénétrée ni par le

feu, ni par l'humide, [107] leurs masses ont dû tomber tant qu'elles aient trouvé une base: elles se la sont procuré elles mêmes cette base, par l'apui réciproque que les volumes se sont prêtés en s'entre accrochant, et ont formé une croûte composée d'une immense multitude de colonnes irrégulières dont les extrémités aboutissantes au centre ont laissé voir un cercle ou une figure approchante; et des quelles les extrémités opposées s'étendent à l'Infini d'une manière plus ou moins régulière ou irrégulière.

Comme la base de cette croûte est immense, elle doit ne pouvoir être pénétrée: donc [108] elle est dans le repos. Elle est elle même un solide, cette base; donc elle ne se meut point. Lui supposer un mouvement quelconque, c'est supposer de la matière au delà de la matière; c'est à dire quelque chose au delà de l'Infini: ce qui est absurde. si la grande croûte de la nature se mouvoit d'un mouvement quelconque, c'est qu'elle seroit environnée d'un fluide: les corps ne sçauroient se remuer ailleurs: ce seroit la chymère qui bombine dans le vuide; mais un fluide dans le quel se mouveroit la grande croûte, auroit besoin lui même [109] d'un solide qui la contînt. Ce fluide ne seroit pas comme la substance universelle, un Etre participant de toutes les natures dures, moles [*sic*], seches liquides etc. Et quand il auroit ces qualités, il les perdrait bientôt en pénétrant la croûte, en partie au moins. D'un autre côté la trop grande liquidité qu'acquerreroit ce fluide par la déuration, et l'altération que recevrait la grande croûte de son action pénétrante, ôteroit au monde sa durée. Ce seroit toujours à recommencer et il faudroit reconstruire à mesure qu'on détruiroit. On ne sçauroit affirmer, mais [110] il est très-probable que la grande croûte est immense dans son épaisseur, qui est telle, peut-être, que l'on pourroit concevoir la réunion de ses extrémités extérieures, opposées au centre, si l'on pouvoit se former une idée représentative de l'Infini.

Cette grande croûte sans mouvement a pu devenir la base du mouvement, et un des moyens qui le produisent, par son élasticité, qui fait rebondir les corps qui y sont envoyés par la vertu répulsive de la matière ignée qui occupe le centre de la substance universelle.

[111] Jusq'ici nous n'avons fait acquérir à la matière qu'un mouvement en ligne directe; mais elle n'est pas susceptible de ce seul mouvement: elle est propre encore à se mouvoir circulairement.

Le mouvement circulaire de la matière, est la plus sensible démonstration de la densité de sa coque. Le feu s'étant rendu au centre du Grand Tout, y forma comme un Point: l'action du feu alors sur les corps qui l'avoisinoient, a dû durer jusqu'à ce que ces corps se soient trouvés dans un égal éloignement de son orbe. D'abord ces corps avoisinant [112] le feu, ont pû présenter leurs surfaces du côté du centre sous une forme irrégulière; mais l'action de feu dévorant ces irrégularités a dû bientôt les exclure.

La matière compacte qui forme la grande croute, n'a pû être la totalité de tout ce qu'il y avoit de terrestre et grossier dans la substance universelle. Car le feu n'auroit pu subsister un momment dans l'humide proprement dit. Cette croute n'a donc été composée que de ce qu'il y avoit de plus terrestre dans la substance. Le fluide resserré dans la concavité de la grande croute, [113] s'est trouvé borné: la base qu'il a acquise par ses bornes lui a donné une nouvelle force et la rendu capable de soutenir un poids. si nos Eaux n'étoient point contenues dans des solides, elles ne pourroient rien porter; parce qu'elles s'épancheroient de tous côtés, et que leur force vient de la profondeur de leurs lits et de leur solidité. Cette force qu'on ne sçauroit contester au liquide resserré dans des solides a été l'occasion de la formation des divers globes répandus dans ce que nous appellons le monde.

Ce qu'il restoit de parties [114] terrestres dans la concavité de la matière, mis en branle par les premières portions de matière dans leur chute, s'est trouvé emporté par le sapement de ces portions qui leur servoient de base. si elles eussent eû plus de poids qu'elles n'en avoient elles auroient été occuper une place dans la croute; mais comme elles étoient plus légères, elles n'ont pû tomber aussi bas.

Ces parties moyennes en pésanteur, imbues de l'humide en leurs surfaces, comme celles d'un plus grand poids, n'ont pû manquer de s'attacher les unes aux autres: leur volume [115] s'accroissant par les nouvelles couches qui s'y unissoient, elles seroient tombées vers les extremités de la substance, si le fluide dans le quel elles nageoient n'eut été soutenu lui même par la croute qui enserre tout. mais comme ces petites masses étoient d'un poids infiniment plus leger que le volume de fluide qui étoit entre elles et la surface interieure de la grande croute, elles y sont demeurées, les unes plus, les autres moins avant dans le fluide, et plus ou moins proche du centre, à raison de leur pesanteur. Ainsi [116] plusieurs corps jettés dans un bassin d'Eau, s'y vont loger à divers degrés de hauteur, à raison de leur poids et de l'étendue de leurs Surfaces.

La formation des divers globes n'a dépendue que du premier plancher de chacun de ces globes. C'est sur ce premier plancher que sont venues se rendre toutes les particules dont ils sont formés. La Cavité de la substance contient un grand nombre de ces globes; il s'en étoit peut-être formé un nombre innombrable; mais les planchers, n'étant pas assez tenus ni n'ayant pas assez d'étendue dans leurs surfaces, [117] se sont rompus par la surcharge: par là un globe a disparu, et de ses débris un ou plusieurs se sont accrus. s'il est arrivé que le plancher de quelque masse trop lourde se soit rompu, et que cette masse, n'ait trouvé dans sa chute aucun plancher assez considerable pour la porter, elle se sera rendu vers les extremités de la substance, et aura fourni une nouvelle épaisseur à la croute, sans cependant produire aucune diminution dans la concavité, attendu le refoulement qu'elle aura causé dans sa chute.

L'Expérience nous a convaincus [118] que le feu a une action répulsive sur tous les corps qui l'environnent: or, le soleil (pour m'exprimer vulgairement) une fois formé du feu résultant du froissement des corps durs, et accrû par les particules que son action a changées en sa nature, repoussant tous les corps qui environnoient son orbe, vers les extrémités de la substance, et ces corps trouvant de la résistance dans leur fuite à cause de la force que le fluide reçoit de la solidité de son Contenant, et se heurtant lors qu'ils vouloient, s'éloigner en ligne directe, ont été contrains de [119] de se livrer à un mouvement circulaire, qui est accompagné de celui de rotation dans tous les corps qui en sont doués. Appliqués le mouvement répulsif à un corps tenu, lancé dans un fluide contenu par une base solide; vous verrez, le corps lancé décrire d'abord une ligne droite; puis une circulaire, dès qu'il aura touché le contenant solide, ou qu'il aura rencontré quelque corps capable de s'opposer à son passage.

Ainsi une seule particule altérée et rompue par l'action de l'humide, a pû produire le mouvement droit dans toutes [120] les dimensions de la substance matérielle: La chute d'un corps quelconque entraine celle de tous les corps dont il étoit la base. Ainsi le feu, effet du choc et du froissement, inévitable dans les chutes multipliées, est devenu la Cause du mouvement circulaire en chassant les parties qui s'approchoient trop près de son orbe: les quelles parties trouvant de la résistance, soit dans les corps intermediaires, soit dans le volume du fluide existant entre la croute et elles, soit enfin dans la surface élastique de cette même croute, ont été contraintes de se mouvoir [121] circulairement.

Comme il n'y a point de vuide dans la nature, par une loi de la pésanteur, qui ne peut varier, la trace des Corps qui se sont mus a été aussitôt effacée par pareil volume de fluide. En sorte que le volume de fluide qui enserre un globe, est forcé d'en suivre le mouvement. Delà il est arrivé que les petits globes qui se sont trouvés exister dans les environs des grands, n'ont point de force mouvante particulière; mais qu'ils suivent le mouvement des grands corps et sont emportés par le tourbillon [122] qui les soutient. C'est par cette raison que la Lune, inferieure en volume à la Terre, est emportée par le tourbillon de celle-cy, et n'en a point de propre, à parler en rigueur; à moins qu'on ne veuille appeller tourbillon lunaire, la masse de fluide qui soutient la Lune et qui fait l'espace entre elle et la Terre.

Tous les mouvemens naturels se font, ou en droite ligne, ou décrivent un cercle, ou participent de ces deux directions. Il n'y a donc que ces deux sortes de mouvement dans la nature. mais ces deux mouvemens, ou plutôt ces deux modes [123] d'un seul mouvement, nous venons de voir que la Matière a pû les acquérir par un accident, qui a dû nécessairement arriver dans sa substance. Il n'a donc pas été besoin qu'un Etre, supérieur à la matière, les lui communique. L'Intervention d'une divinité pour remuer

la matière est donc inutile. D'ailleurs la définition du mouvement, répugne à l'origine divine qu'on veut lui donner. Comment concevoir que l'application successive des Corps les uns aux autres, soit l'ouvrage d'un Etre Spirituel? (6).

[124] Chapitre IVe.

Comment les Formes ont pû être produites.

Les Globes les plus proches du Centre de la Substance, ont dû

être les premiers sur les quels il se soit fait voir des formes. Ce n'est pas que le feu soit capable de produire aucune forme; il les détruiroit plutôt par son action dévorante; mais dans un certain éloignement il vivifie, de concert avec l'humide qui putréfie.

Ce qui est arrivé dans un Globe, a dû arriver dans tous [125] les autres, plus ou moins tard, suivant leur proximité ou leur éloignement du soleil. Ce pour quoi je ne parlerai que d'un seul. La Terre sera le sujet de mes réflexions.

Je ne crois pas qu'on puisse affirmer que tous les globes soient habités; car c'est un principe que le soleil vivifie les germes. or, dans l'immense concavité de la substance il doit il y avoir des Globes infiniment éloignés du soleil. Je ne soutiendrais pas cependant que ces Corps fussent absolument privés de formes: mais s'ils en sont peuplés, la vie de ces formes doit être différente [126] de celle que nous connoissons, et qui est active; et ne doit consister que dans une espèce de végétation. si nous comparons notre degré d'activité, à celui des habitans d'un pôle, nous verrons la différence que fait l'influence du soleil sur les formes, à raison des distances. supposons que cette différence soit d'un degré d'activité: les formes animées d'un globe un million de fois plus éloigné que <le> (7) notre terre, du soleil, seront dans un état d'engourdissement, tel, que les animaux de ce globe ressembleront à nos arbres, les arbres à nos pierres, etc. le [127] tout quant à l'activité.

Dans un tout tel que la Substance universelle existoit, non des formes formées, mais les pièces propres à produire une infinie diversité de formes. Les loix de la pésanteur et la propriété de l'Etendue, n'ont pû manquer de rassembler et réunir un grand nombre de particules de diverses natures, après la formation des globes, et d'en faire des globules distincts; les uns composés de natures homogènes, les autres d'hétérogènes. Les premiers sont ceux qui sont devenus des Etres; les autres ont dû périr du moins quant à la forme.

[128] Lors que ces globules ou formes ont été composés de particules de diverses natures, entre les quelles il n'y avoit ni homogénéité marquée ni hétérogénéité absolue et exclusive; ces globules ont pû conserver leur forme; et peut-être sont-ce ces modifications de la matière qui ont produit les Etres mixtes, et qui participent de plusieurs natures.

Je ne suis point de l'opinion de ceux qui prétendent que la nature n'a produit qu'une seule forme, qu'un seul oeuf d'où le premier Etre étant sorti, un second est émané de lui, puis un [129] troisième du second etc. La preuve qu'ils en donnent, est qu'il ne se voit point d'animal dont on ne retrouve le type dans un autre, ou les conformations génériques. Recourbez, disent-ils les doigts de la main d'un homme, en certaine position, remplissez en les intervalles qui le seroient si vous laissiez croître ses ongles; et vous reconnoîtrez le sabot d'un Cheval. Je veux qu'on retrouve là quelque type; mais quelle ressemblance entre le bec d'une cicogne et la bouche d'un Cheval: quel nombre infini de générations entre l'Elephant et le Ciron! [130] Dans cette hypothese, vû le laps de temps qu'exigent les générations, il se peut qu'il y ait des especes très-nouvelles, en comparaison de l'ancienneté du genre générique. Et la nouveauté de quelques espèces répugne à l'expérience. J'aime mieux croire que la matière a produit distinctement toutes les formes des Etres qui habitent l'univers.

Tout a vie dans la nature, de puis qu'elle s'est purgée de sa lie, par la voye de la dépuracion. Ces parties grossières qui forment la croute, n'étoient dans la substance, que ce que sont les [131] fèces des graines: par leur chute, elles ont mis les germes en liberté, comme les fèces par la leur laissent les grainse à découvert.

A l'exception de la croute immense qui enveloppe le monde, tout a vie; car tout a mouvement: or le mouvent (sic) est la propriété essentielle de la Vie. Je n'oserois assurer si tout ce qui a vie, a sentiment, car nous connoissons des végétaux, des minéraux, qui ont Vie, et qui ne manifestent aucun sentiment: mais cela est impénétrable, et il me semble qu'il seroit inutile de se livrer à cet examen.

[132] Je me contenterai donc de poser que toutes les parties qui se meuvent, en quelque sens que ce soit, ont en eux la vie, non active, mais passive. C'est à dire que n'étant pas encore des formes completees, elles n'en ont pas les facultés; mais qu'elles pourront les acquérir par le moyen de la réunion et de la complétion.

Le globe terrestre au momment de sa formation ne ressembloit point à ce que nous voyons de lui aujourd'hui formé par un grand nombre de couches d'une matière mixte, participante du fluide et du solide, ses qualités devoient [133] participer aussi des natures mêlées dans sa composition. Nous pouvons donc nous le représenter comme une masse limoneuse, molle par conséquent, quoi qu'infiniment plus tenue que le fluide qui l'envirnonnoit. Comme la Terre n'est autre qu'un amas de couches appliquées les unes sur les autres, comme l'expérience le montre, ces diverses couches en s'appliquant ont dû renfermer entre elles et beaucoup du fluide qui les contenoit, et une certaine quantité de feu arrêté dans sa course vers le centre lors de la chute des couches à raison de la [134] grandeur de leurs Surfaces. Dans les endroits de la masse terrestre où il s'est trouvé renfermé beaucoup plus d'humide, que de feu, celui-là a été le maitre de celui cy et l'a éteint: et a agi sur les parties qui l'avoisinnoient, les a minées, rongées, s'est fait un lit. Dans les lieux où le feu s'est trouvé superieur à l'humide, il l'a exclu, a tourné par son action dévorante ce qui l'envirnonnoit en sa propre nature; par là, il a accru son volume et aggrandi la capacité qu'il occupoit.

Il y a beaucoup d'apparence que l'humide et le feu [135] ont creusé par leur action toutes les cavités qui sont dans notre globe; et causé par le gonflement de leur volume trop accru, toutes les ruptures qu'elle a éprouvées.

Ces ruptures étoient nécessaires; aussi devoient-elles infailliblement arriver. Elles avoient leur principe dans la manière dont s'étoit formé le globe. Aussi tôt que le globe fût brisé en divers endroits par l'action de l'eau et du feu, celui cy s'éleva par sa légéreté au dessus de la terre; l'eau par son poids y resta attachée; les parties les plus basses furent occupées par elle; [136] et ce fût par le moyen de ces saignées, de ces coupures faites dans le globe terrestre qu'il cessa d'être un amas de limon incapable de produire, ou du moins de manifester des formes.

Avant que la séparation des Eaux d'avec la Terre fût faite, il s'est vraisemblablement passé un laps de temps considerable. Pendant cet intervalle la terre pénétrée dans toutes ses couches par l'eau quy (sic) y circuloit en cherchant un passage, dût par son action produire un grand nombre de formes. Ici elle déposa des particules propres à entrer [137] dans la composition des formes; là elle tourna des parties terrestres, et leur donna de nouvelles qualités. Tandis que les premières formes se produisoient par la voye de la dépuration, de la putréfaction et de l'échauffement ou fermentation des parties, la surface du globe atteignoit à un certain degré de siccité, par l'écoulement de l'humide dont le soleil absorboit une partie, et dont l'autre alloit se rendre dans les diverses coupures et profondeurs du globe.

L'instant de la retraite des Eaux, fût celui où les formes existèrent, a proprement parler. [138] Ces formes étant indifferentes à être ceci ou cela, ne purent périr, soit qu'elles demeuraient sur la surface du globe, à sec, soit qu'elles fussent entraînées dans les lits des Eaux, soit qu'elles restassent dans le sein de la terre. Les mêmes accidens qui les détruisent lors qu'elles sont complettes, ne sçauoient les altérer dans leur premier état.

Ces Premières Formes n'étoient que des molécules sans sentiment, différentes du non-Etre par leur propriété à devenir Etre, et de l'Etre par leur simplicité. Car qui dit un Etre dit un sujet composé de diverses qualités. [139] L'action du soleil sur la surface de la Terre attiroit à lui ces molécules en divers degrés à raison de leur poids. Il puisoit des parties d'Eau et de vapeurs en même temps; et ce volume d'humide et de parties terrestres, devenant ou trop pesant pour s'en approcher assez près pour en être dévoré, ou se trouvant trop visqueux, étoit repoussé vers notre globe par l'action répulsive du feu.

Dans ces différentes attractions et répulsions les formes acqueroient de nouvelles qualités, et se fertilisoient par l'humide et la chaleur qui s'y impregnoient. [140] Ainsi par la préparation que nous donnons à certaines portions de matière brute, et à l'aide du feu et de l'Eau, nous leur procurons la fertilité, qui est une marque de Vie. si nous ne donnons pas le sentiment à ces parties de matière, c'est que nous ignorons l'arrangement harmonique qui le produit; c'est que nous manquons du vrai feu, de l'eau

pure, et telle qu'elle étoit à l'origine des Etres, et de la terre fraîchement séparée de la substance universelle; c'est enfin que nous ne connoissons pas toutes les natures et qualités mixtes qui [141] entrent dans la composition d'un Etre doué de sentiment; et que quand nous connoîtrions ces natures mixtes, nous ne pourrions les employer; car nous sçaurions y atteindre: elles sont hors de notre portée.

Nous parvenons, à l'aide de l'art, à donner des formes à la matière; nous conduisons plusieurs de ses parties à la putréfaction, et de là nous les rendons vivantes, et en état de produire. Nous ne faisons intervenir dans ces operations aucun Agent étranger à la matière: donc pareillement; la matière a pû former, putréfier et vivifier ses propres parties, sans le secours [142] d'aucun agent existant hors d'elle-même. Tout ce qui résulte de cet argument comparatif, c'est que la matière a dû faire ces opérations d'une manière bien supérieure à la nôtre. Toute aveugle qu'elle est, comme elle agit nécessairement; sans choix, mais suivant les loix éternelles de la pésanteur et de l'homogénéité des corps, toutes ses productions sont compassées: la parité unit les natures diverses, mais non contraires; la disparité les divise si elle répugnent: or les Etres sont composés de natures ou qualités diverses, mais non contraires. Les formes simples existent déjà: sur ce principe [143] nous allons bientôt voir paroître les Etres.

Chapitre Ve.

Les Formes se réunissent, et produisent les Etres.

La Terre est la matrice, l'Eau est le germe, le feu est le Principe vivifiant et productif. Il n'y a qu'une substance, qu'un Element: l'air à qui l'on donne ce nom, n'est autre qu'un accident de la substance; qu'une nature mixte composée de particules terrestres, de particules ignées, [144] et de Particules visqueuses. Les Particules les plus pesantes du feu, les plus légères de la Terre, et le plus rarefiées de l'humide, forment ce qu'on appelle l'air. L'espace qu'il occupe, nous démontre cette vérité.

La substance matérielle contient en soi toutes les qualités: les qualités accompagnent toujours les Essences, tant qu'elles sont dans leur état naturel. mais la substance matérielle s'étend par tout: donc il y a partout des qualités. Les qualités sont diverses, dans les diverses modifications de la matière: l'Elasticité est propre [145] aux corps denses, la flexibilité aux corps mols, la chaleur aux corpuscules ignées, le mouvement aux Liquides.

Les formes premièrement produites, quoi qu'indifferentes à être ceci ou cela, n'ont pû se réunir à des formes opposées, dans la composition des quelles il étoit entré des qualités absolument contraires aux leurs, et qui les excluient: cette union, en la supposant possible n'auroit pû subsister. Des formes infiniment dures, se réunissant à des formes infiniment molles, auroient fait perdre la forme de celles-cy. Une pierre dure appliquée violemment sur une [146] portion de matière molle, lui fait perdre absolument sa forme et la contraint de prendre la sienne, et de lui servir d'enveloppe.

Ces réunions de formes opposées, ou plutôt l'action des formes dures sur les molles, et l'enveloppe que celles-là se sont faites de celles-cy, a donné l'Etre aux masses volumineuses, et immobiles, qui ne jouissent que d'un mouvement d'accroissement, et d'une vie purement passive: telles sont les Pierres de diverses natures, les Cailloux, les marbres etc. Il dût exister de ces corps au momment même du développement de la [147] substance universelle, et peut être en quantité égale à celle qui est aujourd'hui, parce que le poids de la masse a été, et sera éternellement le même.

Ce seroit agir contre l'expérience, que de refuser un genre de vie aux pierres: leur accroissement suppose le mouvement; et le mouvement est le caractère essentiel de la vie. Cette vie, pour être passive, n'est pas moins une vie: nous sçavons encore par quels moyens une portion de matière privée de mouvement peut en acquérir, et de grosse comme une lentille, devenir une masse très-puissante. [148] La nature procède dans cette opération par voye de filtration d'abord. L'humide qui s'attache à la particule de terre venant à se dessècher par l'action du feu central ou du soleil, en rend les surfaces plus dures. Un nouvel humide revient mollifier les surfaces de cette particule. si cette humidité est trop considérable, elle dissout la particule: c'en est une d'annéantie, quant à la forme. si elle n'est qu'en moyenne quantité, elle enfle la petite masse et en la pénétrant jusqu'à une certaine profondeur, elle en grossit le volume de toutes les petites [149] qu'elle dépose dans ses pores en la pénétrant. Je peux déjà considerer ma petite particule comme une motte, et la progression de tous les végétaux et minéraux, qui s'opère sous mes yeux continuellement, m'apprend que telle partie de terre qui n'est aujourd'hui qu'un point, à peine sensible, sera un énorme rocher dans une certaine succession de siècles.

Le miracle de la vie passive donnée à certains corps par la substance universelle, est tout aussi grand, que celui de la vie active dont jouissent certains autres Corps. C'est toujours suivant les circonstances où se trouvent les [150] formes, et les degrés de parité et de disparité qui se rencontrent dans les réunions qui se font de ces formes, qu'elles produisent des Etres actifs ou passifs, des hommes ou des arbres, des arbres ou des Pierres. Il suffiroit donc de prouver que la substance universelle a le pouvoir d'engendrer des Pierres ou des arbres, ce que l'expérience confirme; pour avoir la démonstration que tous les Etres sont des résultats des diverses opérations de la matière. Néanmoins je vais proposer mes conjectures sur la manière dont les formes premières ont passé de l'état de repos, à celui de mouvement, [151] et sont devenues des Etres actifs; tels que sont ceux que nous appellons animaux; de la supposition antécédemment faite, que le mouvement, le sentiment et la pensée, étoient produits en eux par une substance autre, et distincte de la matérielle, nommée Ame.

Le poids des formes qui composent les masses immobiles; voilà précisément la raison de leur immobilité. Moins de Terre et plus de feu, les pierres ne resteront point en place. Avec plus de feu, notre globe, seroit toujours en mouvement. Lors qu'il s'amasse trop de feu dans une portion de ce globe, il se [152] meut en cet endroit. Le tremblement de Terre est une image confuse du mouvement perpétuel où sont nos individus. Les personnes dont les membres tremblent de bonheur, sont celles qui ont le plus de feu dans leur composition.

Delà il est arrivé que la quantité de feu qui s'est trouvée dans les formes, a déterminé, sans qu'il soit besoin d'autre agent, leur fixité ou leur mobilité.

Les formes de nature dure, ayant chassé dans leur réunion beaucoup du feu qui étoit entre elles, et conservé un volume assez considerable d'humide, n'ont [153] pû former que des masses très-pésantes, incapables, par conséquent, de s'élever audessus de la surface de la terre. Les formes d'une nature molle, au contraire, soit qu'elles contiennent en elles des particules de feu, soit qu'elles reçussent l'action du soleil, ont dû acquérir toujours plus de légèreté par le dessèchement que causoit ce feu en elles. Leur pésanteur néanmoins les attachoit à la terre; et ce séjour leur procuroit un accroissement, produit par les particules que l'humide déposito continuellement dans leurs pores en passant sur leurs [154] surfaces.

Parvenues une fois à une certaine consistance, à une grosseur relative au volume d'un Etre quelconque; par la réunion qui n'a pû manquer de se faire entre des parties dont les surfaces tenoient de la nature du mol et du dur, mues perpetuellement par le mouvement résultant de l'action du feu et de celle de l'Eau; les Etres ont parû. L'Etre est un mélange d'humide, de sec, de feu, dont l'équilibre s'entretient par

l'humide, son contraire.

Plus de terre, base de toute existence, dans un Etre, son poids l'attache au sol; avec beaucoup [155] plus de feu il s'élève au dessus; la réunion de ces qualités en proportion lui donne la faculté de s'éloigner de la terre pour un plus ou moins long espace de temps.

Un Cocq et une poule produisent un oeuf du quel la chaleur fait sortir ensuite un Poulet; or la substance universelle, dont ce Cocq, et cette Poule ne sont que des modes, avoit en elle le germe, le jaune et le blanc de tous les oeufs de tous les Etres possibles.

Il est arrivé à chaque Etre, ce qui étoit arrivé au grand tout. Dès que les formes se furent réunies par le mou=

vement, [156] vement (sic) le feu qu'elles avoient renfermé en elles en se réunissant, tourna en sa nature les parties les plus proches de son orbe; et poussa vers les extrémités de la masse les parties les plus grossières. Cette espèce de mûr en bornant l'action de feu, l'augmenta. Le feu est une qualité que l'obstacle irrite, quand il ne le détruit pas. Enfin le feu contenu dans une masse cherchant toujours à s'élever pour se réunir à son principe, qui n'est autre que son plus grand volume, et étant toujours retenu dans son entrave par l'humide, n'a pû élever le corps où [157] il étoit contenu en l'air, mais il a eû assez de force pour se dresser sur ses colonnes, c'est à dire sur ses pieds.

La formation des Etres a, peut-être, duré un grand nombre de siècles. Les Régions polaires ont dû être les dernières peuplées, par la privation presque absolue où elles sont du feu; car la putréfaction où l'eau réduit les diverses portioncules de matière, ne suffit pas pour les faire passer à l'Etre: l'action régénérante du feu est encore nécessaire.

Prenez un animal gélé, et considérez-le: vous ne lui [158] appercevrez aucun Symptômes de vie, quoi que réellement il soit vivant. Approchez ensuite cet animal du feu: l'action du feu extérieurement appliqué, reveille le feu placé au centre de l'animal, lui procure l'explosion par tout l'individu. Les efforts que le feu du centre fait, pour se réunir à la qualité analogue du feu extérieur, secouent l'individu, le mettent en branle. Voilà de quelle manière le feu anime les corps. Si le feu auquel on présente l'animal étoit trop considérable, il attireroit à lui tout le feu individuel: l'animal privé de la seule chose qui lui [159] donne du ressort, resteroit attaché à la Terre sans la pouvoir quitter; mais parce que le feu extérieur n'a d'action que ce qu'il lui en faut pour réveiller le feu central, l'animal se meut. L'action du feu du soleil,

sur le feu renfermé dans les individus; les efforts que celui-cy fait pour s'y réunir, et l'impossibilité où il est de le faire, tant que la croute participante du solide et de l'humide qui enveloppe l'individu, le retient; est ce qui fait mouvoir chaque corps. Ce sont ces actions contraires qui le mettent dans l'Etat moyen. Et on est contraint de convenir que cela ne peut être autrement, si l'on considère [160] que les qualités homogènes cherchent incessamment à se réunir. En sorte qu'un individu, parce qu'il a de terrestre est attaché à la terre, et parce qu'il a de feu s'éleve: le tout en proportion du poids et du volume.

Si l'humide eut resté éternellement mêlé avec la terre, aucun Etre actif n'auroit été produit. Il y auroit eû partout même disette de raréfaction, sans laquelle la respiration qui est une des conditions de la Vie active, ne sçauroit avoir lieu.

Mais si la surface de la Terre eût pû rester dans cette [161] état mol où l'a dû laisser la retraite des Eaux dans leurs lits, la Terre n'eut pas cessé de produire des Etres. Les espèces sont très variées. Elles l'auroient été infiniment plus. Car quelle variété ne doit-on pas attendre d'une Cause aveugle, nécessaire, et qui n'est déterminée dans ses productions que par le poids des parties qui y entrent?

Nous ne sçauroions assurer que les Eaux ne produisent pas incessamment de nouvelles générations et espèces. Nous ignorons la figure d'un grand nombre de leurs habitans; et quand nous en découvrons qui ont quel- [162] que analogie avec ceux que nous connoissons, la presque-ressemblance nous les fait prendre pour ceux-là mêmes, quoi que peut-être il y ait entre eux de la diversité. L'histoire ancienne des productions de la mer, et la nouvelle, nous mettroient plutôt en droit de conclure que la mer continue à produire de nouveaux Etres, que le contraire. Mais il ne faut rien affirmer sur cet objet.

Quant à la terre, elle a du produire des Etres jusqu'à son parfait dessèchement, qui a été sans doute bien des siècles à s'opérer. Il y a beaucoup [163] d'apparence que les Etres d'un grand volume et d'une organisation plus nombreuse; ont été formés les premiers: à mesure que le limon spermatique a perdu de sa qualité par le desséchement, les Etres qu'il a produit ont dû avoir moins de volume: car plus un germe a de force, plus il a d'action sur les parties qui l'avoisinent pour les convertir en sa propre nature.

A mesure que l'humide disparoissoit de sur la terre, le feu trouvoit plus de facilité à s'évaporer, et à s'en éloigner. le peu qu'il en restoit n'a pû donner aux Etres posterieurement [164] qu'un très-mince degré d'activité. C'est, sans doute, de ces productions posterieures que sont venues toutes les espèces de Reptiles.

Après le dessèchement parfait de notre terre, l'action du feu d'en haut à fait périr tout ce qu'il pouvoit rester de Germes, de formes, sur sa surface. Mais cette action n'ayant pû pénétrer jusques dans les entrailles de la terre, il s'y est conservé un grand nombre de ces germes, aux quels il ne manque que d'être frappés du feu pour se vivifier. Lors que nous creusons la terre à une certaine profondeur, les couches de cette terre que [165] nous exposons au soleil, donnent l'Etre à une infinité d'espèces de plantes etc. Qui sçait si nous pouvions rendre à des surfaces de terre la qualité limoneuse que le glôbe avoit à l'époque de la formation des Etres, si nous ne verrions pas paroître un nouveau monde d'espèces. Lorsque nous détournons les Eaux sur des Terres, il y paroît au bout d'un grand temps un grand nombre d'animaux aquatiques et amphybie. si nous avons la connoissance des degrés d'imbibation, nous verrions peut-être naître des espèces d'hommes, de Chiens, de chevaux, etc. Il [166] n'en coûte pas plus à la nature, pour produire une Grenouille, qu'un Eléphant: mais il faut que la matière se trouve combinée pour produire ses divers effets.

Nous trouvons dans les cavités des mines, dans le sein des pierres, un grand nombre de formes plus ou moins approchantes de la configuration de certains Etres que nous connoissons. Quelle immense multitude de formes dans un marc de caffé épanché dans un vase large de surface! Cela ne nous représente pas mal, quoi qu'en petit, l'image de la surface de la terre, après [167] la retraite de l'humide superflu. De là quelle infinie variété! que de sortes d'espèces! sous le genre que nous appellons homme, je suis convaincû qu'il est des millions d'espèces. L'auteur de la Génèse ignoroit qu'il y eut des nègres, des Chinois, des Lapons, des hommes verts, jaunâtres, livides; des hommes à deux piéds (sic), à un; des hommes à queue, des hommes sans queue; des hommes cornus, poileux, sans cornes, et raz. Il ignoroit que sans un accident, des blancs ne sçauroient donner l'Etre à des nègres, qui ont la cause de leur noireur dans un tissu [168] bleuâtre, originaire de l'épiderme, et qui s'étend par tout leur corps: tissu qui ne se rencontre point dans nous. Considerons combien d'espèces contenues sous le genre du chien: d'où vient n'y auroit-il pas autant et plus d'espèces d'hommes?

Les productions se sont faites à raison des climats: et par la même raison que nous avons trouvé de nouveaux genres dans les climats que nous avons découverts; nous pouvons assurer que ceux que nous ignorons en contiennent plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée.

De même que nous avons / trouvé le genre du Cheval totalement inconnu en certains pays, de même il est vraisemblable qu'il en est d'autres où le genre humain n'a point été produit; et j'ai déjà remarque (sic) que les extremités polaires du globe, si elles sont garnies d'animaux, ces animaux doivent être dans un état perpétuel d'engourdissement; parce qu'il y a dans leur composition trop de terre et trop peu de feu,

pour qu'ils puissent être doués d'activité.

----- Chap.

[170] Chapitre VIe.

Comment les Etres acquièrent le sentiment.

La flexibilité est la condition du sentiment. D'où l'on peut conclure que les Etres dont les surfaces sont infiniment dures n'en sont point susceptibles. Le sentiment naît par la voye de l'impression: or l'impression ne semble pas pouvoir avoir lieu sur des corps dont la compacité fait la nature: donc les Pierres etc. n'ont point de sentiment. Au reste, il est [171] indifferent de sçavoir si les Pierres, les arbres etc. ont, ou non, le sentiment en partage, puisque leur fixité ne leur permet pas de le manifester.

Nous ne considerons donc le sentiment que dans les Etres doués de la vie active, parce-que ceux-là seuls manifestent qu'ils en ont, et qu'il est essentiel de n'agir jamais que guidés par l'experience. Cette experience, il est vrai, ne nous assure pas que les choses se fassent de la manière dont nous les concevons; mais elle nous garantit, au moins qu'elles s'opèrent par des moyens semblables, ou à peu près. Et il faut nous contenter [172] de cet à peu près, jusqu'à ce que nous ayons une plus grande certitude.

Les premiers Etres de la nature étoient les seuls qui pussent bien rendre compte de la manière dont

la chose s'étoit passée: Ils ont pû pendant plusieurs siècles être témoins du développement de divers Etres posterieurs. Mais que peut-on attendre d'Etres Crasses, encore tout couverts du limon d'où ils sont sortis? Je penserois volontiers que l'espèce humaine entre autres, n'a pas toujours été ce qu'elle est: la matière dans les premiers habitans du monde étoit trop robuste, l'humide y devoit dominer trop, [173] pour que le feu y eut beaucoup d'action. Les premiers hommes ne pensoient pas plus qu'une huitre. L'étendue de leur génie n'a pas dû aller au delà de leurs besoins; et ils n'en avoient pas nombre. La faim est peut-être le seul et le premier qu'ils ayent senti. Or, il ne falloit pas beaucoup d'esprit pour satisfaire à ce besoin. Dès que l'homme a eû quitté la terre, sa matrice, la faim a dû s'emparer de lui: mais il lui a suffi de se pencher vers sa mère pour assouvir ce besoin: delà on peut conjecturer que les premiers hommes ont eû peu d'idées.

[174] J'oseroi même dire que les premiers humains ont eû peu de sentiment. Ce que nous appellons sentiment, sensibilité, emporte avec soi l'idée de l'altération de la nature qui en est douée. Les découvertes de sauvages, bien moins sensibles que nous, confirment cette conjecture. Or les idées naissent à l'occasion des impressions; les impressions tirent leur force ou leur foiblesse de la robusticité de l'Individu qui les reçoit: donc les premiers humains n'ont pû avoir que peu d'idées, que peu de sentiment.

Les contacts qui causent de très-vives impressions sur un enfant, [175] n'en produisent que de légères sur un homme formé, et ne font aucune sensation sur un ours. L'homme sortant du limon de la terre, et la superficie de son épais individu ayant été desséchée par le soleil, contre lequel il n'avoit peut être point d'abri, a fort bien pû ressembler à l'ours. Les générations succédantes n'ont plus dû avoir la même robusticité: quoi que les seconds germes fussent composés des mêmes particules qui étoient entrées dans les premiers, la saveur des ces particules devoit être inférieure, parce qu'elle partageoit sa vertu entre l'animal [176] produisant, et l'animal produit. D'ailleurs quelle différence entre une matrice resserée, telle que celle d'une femme, entre les fluides qu'elle peut apporter au germe qui y est introduit; et la terre fraîchement séparée des Eaux, et remplie de qualités succulentes.

Les hommes nés des premiers accouplemens durent donc être plus délicats, plus sensibles, moins robustes, que ceux que la terre avoit produits; susceptibles de plus d'impressions, par conséquent de plus de sentiment, par conséquent de plus d'idées. Mais que de myriades de siècles a-t-il-fallu, [177] pour amener les humains au point de sensibilité où ils sont?

Ce qui a le plus obscurci la question, sçavoir: comment la matière a pû acquérir du mouvement et du sentiment, c'est qu'on s'est accoûtumé à considerer ces deux qualités résultantes, comme des choses qui avoient une existence propre et réelle; comme des Etres; tandis que ce ne sont que des modifications,

que manières d'être de la substance universelle.

Le sentiment est si peu une chose existante par elle-même, qu'elle est l'effet de choses qui elles-mêmes n'ont point de sentiment. [178] On conviendra sans peine que le blanc, le jaune et le germe d'un oeuf n'ont point de sentiment; néanmoins j'ouvre un oeuf couvé seulement depuis trois jours, et j'aperçois que le coeur du poulet y bat déjà. Or, ce coeur qui bat a du sentiment: donc le sentiment se produit par des causes qui n'en ont point. Donc le sentiment n'est autre chose que l'action qui résulte d'un tissu de fibres, de membranes et de vaisseaux qui ont entr'eux des rapports et de la correspondance: Donc c'est de toutes les propriétés des parties plus fermes, plus souples, et du rapport de ces parties, que résulte le sentiment. [179] Lors que Descartes a conclu que la matière ne pouvoit produire le sentiment dans les Etres qu'elle modifioit, parce qu'il n'apercevoit point de sentiment dans les particules de la matière, il a agi comme un homme qui considérant les pièces éparses d'un moulin, soutiendrait que la pierre et le bois, ne sauroient acquérir la qualité de moudre du grain: en effet aucune de ces pièces seule, ne peut moudre; mais réunies elles acquièrent de nouvelles qualités, et écrasent et pulvérisent le grain. D'où il résulte que les effets, tels que le mouvement et le sentiment, [180] ne viennent que de l'enchaînement et de la correspondance, et de l'action unanime des pièces assorties dans les Etres.

Une nouvelle preuve, que le sentiment résulte de l'économie animale, se tire de la diversité de sensibilité qui se rencontre dans les individus d'une même espèce. C'est de la dureté ou de la flexibilité des organes, que résulte le plus ou moins de sentiment; car c'est à raison de ces qualités que se font les impressions; et c'est en proportion de ces impressions que le sentiment se produit dans les Etres. Point [181] d'impressions, point de sentiment. Delà les premiers hommes en ont dû avoir peu. Car quelles impressions pouvoient recevoir des corps si robustes? Celles du chaud, du froid, de la faim, de la soif, de la concupiscence: Les sentiments des premiers hommes se sont vraisemblablement bornés-là. Dans la suite, ils se sont augmentés en raison des besoins nés de leur nature et de leur imagination, car nous avons ces deux sortes de besoins.

Je me représente un Etre primitif comme un amas, un monceau de particules matérielles, sous une forme ronde, ou telle [182] autre. Sous ce point de vue, je conçois fort bien comment l'action du soleil d'un côté, et celle du feu renfermé au dedans de cet amas d'un autre, peuvent mettre la masse en mouvement, par leur force repulsive et attractive. Je conçois bien encore comment ce feu intérieur et extérieur, effets aveugles d'une cause aveugle, peuvent changer la forme de cette masse. Le feu du centre cherchant à s'exhaler fait son exposition (sic) du centre à la Surface; il trouve cette surface desséchée, endurcie et ne sauroit la pénétrer, et ses efforts n'aboutissent qu'à éteindre [183] en tel ou tel sens les

particules materielles qu'il chassoit devant lui. Ces diverses extensions, toujours également bornées par la chaleur extérieure, ont formé les bras, les jambes, la tête, des Etres. Le sentiment s'est formé ensuite dans chaque partie des Etres, à raison du plus ou moins de dureté ou de flexibilité qui s'est rencontré dans les particules materielles qui les composent. Le nez dans la composition duquel il n'est entré que des parties molles, spongieuses, et flexibles reçoit, chez les hommes bien constitués, les impressions avec plus de vivacité: [184] il n'a pas besoin d'être averti de la présence des objets qui impriment sur lui. Nos pieds et nos mains n'ont aucun sentiment, s'ils ne touchent les corps qui font en eux le sentiment.

Le sentiment général et les sentiments particuliers ne naissent donc dans les Etres, qu'à raison des qualités des particules qui entrent dans la composition de ces Etres. si cela étoit autrement, tous les Etres, ou au moins chaque genre d'Etres, auroient un même degré de sentiment: ce que l'expérience contredit; car dans le genre de l'homme, entr'autres, on ne [185] trouveroit, peut-être, pas deux individus qui éprouvent le même sentiment à l'occasion d'un même objet. Cette dissemblance dans le sentiment des Etres, vient de la dissemblance des formes qui sont entrées dans leur composition. Une Cause telle que la Substance universelle, aveugle, et agissant nécessairement et toujours à raison du poids des matières n'a pu rien produire de pareil. Aussi ne remarque-t-on aucune parité dans les Etres ni dans leurs modifications; mais bien des rapports. Ces rapports sont marqués dans les Individus d'un même genre; on les retrouve [186] d'un genre à un autre; mais plus foibles, et enfin ils deviennent insensibles. Néanmoins ce sont ces rapports d'un genre à un autre, qui ont fait croire à quelques Philosophes que la substance universelle n'avoit produit qu'un Etre prototype de tous les Etres divers en les quels il s'étoit modifié par succession de temps. Mais ces rapports étant accompagnés de divers degrés de sentiment, sont une preuve que le sentiment n'est autre chose qu'une qualité, qu'un résultat de la matière, modifiée en une infinité de formes, plus ou moins dures ou molles.

[187] Suivons l'Etre animé dans ses divers âges. Nous tirerons de cette considération une preuve bien convaincante de la matérialité du sentiment. Tout imprime sur l'enfant nouveau-né: ce même Etre parvenu à la décrépitude n'a presque plus de sentiment, parce qu'il ne reçoit presque plus de Contact des objets qui l'entourent. Plus d'impressions, plus de sentiment. La flexibilité des surfaces de l'individu cesse, lors qu'à la longue le feu intérieur a consumé la plus grande partie de l'humide radical: il se fait une croûte à l'extrémité des organes sensitifs, qui devient un [188] obstacle invincible à l'action des Causes extérieures. quelle différence entre le sentiment qu'éprouve le même homme à vingt ans, à quarante et à Quatrevingt? C'est la même femme qu'on lui présente; c'en sont, si l'on veut de nouvelles, d'inconnues, ravissantes par leur beauté: tout cela ne l'émeut point. Les surfaces extérieures de ses organes sensitifs sont racornies. Cette expérience nous conduit à examiner comment se fait le sentiment concupiscible dans les

Etre de n'importe quel sexe.

L'animal formé d'un nombre innombrable de particules materielles [189] de differentes qualités, ne pouvoit manquer d'en contenir de poids inégal: chef d'oeuvre d'un architecte aveugle, l'exactitude géométrique en étoit banie. De là celui dans lequel l'humide a dominé, n'a eû que des mouvemens foibles de concupiscence. Au contraire l'homme, ou tel autre animal, en qui le feu l'a emporté, agité sans cesse par ce feu, a dû être très-incontinent. Les nouvelles particules de substance ignée qu'il acquerait par la respiration, jointes au volume du feu qu'il contenoit, ont dû former ensemble une masse assez forte pour assècher une grande partie [190] de son humide. Enfin par le trop grand volume de feu interieur, l'être a dû être altéré; l'alteration d'un Etre est comme la matrice et la cause productrice du moyen de remedier à cette altération. C'est par le frottement surtout que l'on contraint le feu à s'exhaler des corps où il est renfermé. L'animal mâle a cherché dès lors un objet qui pût lui procurer ce frottement. Il n'a fallu que la vue, pour découvrir dans le sexe qui lui étoit opposé, le soulagement à l'espece de mal dont il étoit atteint. D'un autre côté la femelle recevoit de son trop d'humide [191] les mêmes incommodités, que le mâle de son feu superflu. Il lui manquoit quelque chose qui l'asséchât: La conformation des parties indiquoit leur usage. C'en étoit assez. De cette hypothèse, fondée sur l'experience de ce qui se passe parmi nous, on doit conclure que des millions d'Etres de la première formation ont péri sans génération. Ceux qui ont été dans ce cas, n'avoient point, sans doute, le sentiment concupiscible. mais ce défaut dépendoit de leur constitution matérielle: donc le sentiment, considéré génériquement, ou particulièrement, [192] est un resultat de l'organisation: donc il a la matière c'est à dire, la modification de la matiere, pour Cause: donc il n'est autre que materiel; car les effets ne peuvent differer essentiellement de leurs Causes.

De ce que nous venons de dire, naît une autre question: c'est de sçavoir comment se sont faites les générations. Il n'y a point de doute que les Premiers mâles et femelles ont été portés à se reproduire, comme ils ont été portés à manger, etc. c'est à dire par le besoin; non pas qu'ils sçussent qu'un tel acte les Reproduiroit: [193] cette Science a été le fruit de l'experience. Ils ont d'abord agi à taton, et ont choisi la voye la plus flateuse pour le mâle, et la moins répugnante à la femelle, sans sçavoir où elle aboutiroit, ni ce qui en résulteroit. C'est donc non sur l'usage, mais sur la fabrication des germes dans les individus, que roule la question.

Sans l'action du feu, toutes les formes seroient restées sur la terre, ou dans son sein. L'action du feu attire sans cesse les germes, les meurît, et les repousse: par l'attraction elle en prive la terre; par [194] l'expulsion elle les y renvoie. L'animal qui ne peut vivre un instant sans le mouvement aspiral, reçoit un grand nombre de ces formes dans chaque intervalle de sa vie. Ces formes, comme nous l'avons dit, ont le

mouvement; c'est à dire une vie passive, propre à devenir une vie réelle et active. Il en périt chaque instant des millions de millions dans chaque toise ou piéd du globe. Celles qui entrent dans les individus y subissent divers modes: Les unes qui contiennent beaucoup d'humide y donnent naissance à des liqueurs fluides telles que le [195] sang, les humeurs etc. Elles augmentent la masse de ces qualités, de leur propre substance, et des sujets qu'elles convertissent par leur action en un semblable nature.

Les autres, dans la composition des quelles le feu l'emporte sur l'humide, vont se joindre au volume de feu que possède l'animal; l'augmentent, au point de le faire périr, si elles n'étoient combattues par l'humide. si elles se trouvent en parties égales, respectivement à leur nature, elles animent l'Etre, mais ne lui donnent [196] point la puissance de se reproduire. Pour que cette faculté se trouve en un Etre, il faut que le feu l'emporte sur l'humide: alors cette qualité ayant donné à l'animal ce qui lui est nécessaire pour son entretien, met en magasin son résidu. Quand le magasin est plein, il faut qu'il se vuide, n'importe par quel moyen. C'est cette vidange même qui n'est pas le plus pur, comme plusieurs l'ont crû, et son poids le démontre, mais le plus chaud de la matière, qui produit les générations. Les plantes n'ont pas tou= [197] jours besoin de l'accouplement pour produire; c'est qu'elles tiennent à la terre, et que c'est dans son sein qu'elles laissent tomber les graines spermatiques qu'elles produisent. L'Etre actif, l'animal détaché de la terre ne se nourrit pas d'elle même, mais de ce qu'elle produit; ce qui est bien different; car comme certaines portions de matières acquièrent, d'autres perdent de leur vertu en se modifiant. L'homme détaché de la terre n'a pas la même analogie avec elle, que les Plantes: il lui faut donc une matrice autre que la terre pour y jeter [198] sa semence: une matrice artificielle, d'une qualité diverse, mais analogue à sa qualité substancielle.

La manière dont se forme cette semence n'a rien qui soit au dessus des forces de la nature. Tout ce que mange, tout ce qu'aspire l'animal, participe plus ou moins des qualités de la substance universelle. Une bonne preuve que la formation de la semence n'est qu'un accident de la matière, c'est que augmentons et diminuons le volume de cette semence dans les individus, à notre gré. Un mâle nourri de choses froides, narcotiques, [199] telles que le nénuphar etc. ne produira point son semblable; les alimens d'une qualité contraire, comme la Truffle, etc. le rendent habile à se reproduire. Donc la formation des semences, dans les sexes, dépend de la qualité des choses dont ils se nourrissent. Dans la substance universelle est le principe de tout: les alimens sont dans ce principe comme dans leur matrice, ils en participent. Delà il n'est pas étonnant que la manducation de ces alimens fournisse aux Individus, non seulement de quoi les entretenir; mais encore un superflu, [200] propre à les reproduire.

Chapitre VIIe

.-----

Des Idées

La plupart des Philosophes à l'exception de Descartes, ont accordé le mouvement, et le Sentiment à tous les animaux, sans distinction: mais leur répugne de leur accorder des Idées. C'est toujours la même illusion qui nous empêche d'approcher du vrai. Parce qu'une idée n'a point de corps, on conclut qu'elle est [201] spirituelle. C'est toujours des effets qu'on prend pour des Causes.

Les Idées naissent en nous à l'occasion des impressions que nous recevons. Un animal qui n'auroit reçu aucune impression, n'auroit aucune idée. Delà les Enfants en ont peu si nos membres étoient composés d'une matière aussi flexible que notre cerveau, nous aurions des idées dans nos membres. Nous avons des Idées de trois sortes; de vraies, de feintes et de fausses.

Les idées nous représentent des objets présents ou absents; je parle des vraies. Ces idées ne [202] sont autres que l'effet ou le sentiment qu'a fait naître en nous le contact de quelque corps, n'importe sur le quel de nos organes. Il faut que nous ayons vû, senti, touché, goûté, ou entendu un sujet pour en avoir l'idée. La cause de l'idée est donc matérielle: or l'effet n'est pas essentiellement supérieur à la Cause qui le produit: donc l'idée est matérielle. On pourrait même soutenir que les idées occupent un certain espace: et cela en apportant en preuve l'oubli, qui n'est autre chose que l'action d'une idée sur l'autre et qui la détruit.

[203] Le souvenir se forme en nous par l'analogie des impressions. A l'audition d'un vers de

Virgile, je m'en rappellerai cinquante.

Les américains n'avoient point l'idée du cheval avant d'en avoir vû: nous n'avions pas l'idée de l'oiseau-mouche avant la découverte du Nouveau Monde. Ces Causes de l'idée du cheval et de l'Oiseau-mouche sont matérielles; donc l'effet produit par ces Causes.

Les idées feintes ne sont pas plus spirituelles que les vraies. J'ai notion distincte de la tête d'un rhinoceros et du corps d'un [204] Eléphant. je joins ensemble ces deux formes et je les considère comme réunis dans un seul Etre. C'est à quoi se réduit tout l'effort de mon esprit. Les causes de cette idée sont matérielles: elle est excitée en moi par des objets physiques: donc elle est du même genre que les sujets qui l'ont produit en moi.

Les idées fausses ne peuvent pas s'expliquer si facilement: elles n'ont point pour principe de corps existans dans la nature. mais leur dénomination fait contre elles, et je ne peux m'arrêter à les considérer, sans les faire évanouir. Je me représente un [205] Cercle quarré; les mots qui expriment cette idée ne sont pas plus répugnans que ceux d'angle droit etc. mais dès que je veux juger sur la représentation ou l'image que cette idée excite en moi, je sens qu'elle est fausse, et qu'elle renferme une contradiction; que les propriétés essentielles du cercle, excluent celles du quarré: et je ne peux me retracer l'une de ces figures, que je n'exclue l'autre, quand je le considère comme faisant la forme d'un même sujet. Les idées de froide chaleur, de sec humide de fluide solide, sont de ce genre; et il ne seroit pas difficile de placer dans la même cathégorie [206] l'idée que plusieurs nations ont de Dieu, ou de la Première, Cause qui est toute bonne, et qui produit le mal; ou toute puissante, et qui ne l'empêche pas.

L'expérience nous convainc que nous n'avons qu'occasionnellement

des idées. L'homme qui auroit été enfermé toute sa vie loin du commerce des Etres, n'auroit d'autre idée que celle de la faim, de la soif, du dormir, du plaisir et de la douleur; encore faudroit-il qu'il eût éprouvé ces accidens. Celui qui n'a point été amputé, n'a nulle idée des douleurs que cause l'amputation.

Un Ministre d'Etat a des idées de police et de gouvernement [207] que n'a point un laboureur; mais celui-cy en revanche jugera mieux que le ministre du défaut ou des qualités d'une charue. Je conduis un habile général et un agriculteur praticien vers un champ sans leur communiquer le motif de cette démarche: l'un décide que ce champ seroit avantageux pour livrer ou recevoir bataille; l'autre qu'il est très-propre à produire d'excellens blés; et cela sans qu'il leur soit besoin d'aucun raisonnement, et par

pur instinct. Ne craignez pas même qu'il vienne de prime-abord dans l'esprit du Général l'idée de la qualité [208] produisante du sol que j'offre à ses yeux: sa première réflexion porte sur la situation, sur le local. Cette situation n'influe point, ou que secondairement, sur l'instinct du Laboureur: c'est la qualité du terroir qui le détermine.

Je suis convaincu qu'un monarque n'a pas plus d'idée vraie de l'obéissance pratique, qu'un Loup n'en a de la société civile et de ses obligations.

L'Entêtement que quelques hommes ont pour des opinions géométriquement fausses, prouvent que les idées sont des accidens en les quels la matière se modifie et qu'elles sont un résultat [209] d'impressions. Nous ne sommes pas maîtres d'exciter en nous des impressions, ni d'en empêcher l'action. Aussi arrive-t-il souvent que nous avons des idées fâcheuses et qui nous remuent désagréablement, non seulement pendant le sommeil, mais encore pendant que nous sommes éveillés.

Les idées, comme le sentiment, de tous les animaux, ne sont autre chose que le résultat de nostre organisation. Plus cette organisation est parfaite, plus les idées tirent à la perfection. Une substance aveugle comme la matière, ne pouvoit produire, par son concours fortuit, des Etres d'une [210] parité absolue: delà cette diversité qui se remarque entre les idées de chaque Individu.

La considération des causes qui produisent en nous les idées, nous contraint en dépit de tout préjugé, d'en rapporter l'origine à la matière. Un corps sonore, tel qu'une cloche, produit en moi lors qu'on lui applique le contact d'un solide, l'idée du son. Jamais on n'a vû de son; et l'idée qu'on s'en forme est en apparence toute spirituelle; mais l'expérience détruit bientôt ce préjugé. Je mets entre mon oreille et le corps qui produit le son, quelques corps opaques, solides en proportion du volume du corps sonore. Par [211] l'Interposition de ces solides, j'affoiblis et enfin je détruis le son à mon égard, encore que le corps sonore continue de le produire. si le son n'étoit pas un résultat, un effet materiel, ce seroit en vain que j'opposerois à sa progression dans mon ouïe des corps solides

Si nous n'avions point de sens, nous n'aurions point d'idées. Un aveugle-né n'a point d'idées vraies des couleurs: mais nos sens ne peuvent être exercés que par des agens materiels: donc les idées, résultats des impressions des agens materiels, sont materielles; comme les causes qui les produisent: autrement [212] les effets seroient Superieurs à leurs Causes, et ne participeroient pas de leur nature; ce qui répugne.

Au reste, que la matière, modifiée en telle ou telle disposition, produise le mouvement, le sentiment,

l'idée, la pensée; cela n'est pas plus miraculeux, que ne l'est la propriété du feu qui brule, quand on s'en approche de trop près. Nous ne saurions définir exactement aucune propriété de la matière. Mais de l'ignorance où nous sommes sur la manière dont elle procède, on ne peut pas conclure qu'une substance distincte d'elle fait ses opérations. Un Indien qui ignoroit [213] l'art de l'hologerie (sic), conclut en voyant une Pendule que des Esprits, ou des animaux vivans étoient renfermés dans cette machine qui mesuroit le temps. Que d'hommes concluent comme cet Indien! N'y auroit-il pas de l'absurdité à soutenir qu'un lingot de métal ne sauroit devenir une montre, machine qui se meut pendant un certain temps par ses propres forces? C'est cependant ainsi que les ennemis de la matière prononcent, sur l'examen qu'ils font de quelqu'une de ses portions privées de propriétés sensibles, qu'en général elle est incapable d'en acquérir.

[214] Chapitre VIIIe.

De la vie et de la mort des Etres.

Ces deux accidens qui affectent si profondement les Individus, ne sont qu'une seule et même chose par rapport à la substance. C'est dans le poids, et non dans les figures, que consistent l'existence et l'éternité de l'existence de la matière. La parité qui se rencontre dans ces deux accidens, forme un dogme de la Philosophie des sceptiques. La secte chrétienne et plusieurs autres ont cru y trouver beaucoup de dissemblance; mais elles [215] n'ont pas puisé leurs principes dans la Physique.

L'homme, dans la composition duquel entre diverses qualités, ne sauroit, par là-même, être un premier principe d'action: il ne sauroit donc être éternel. Il n'y a rien d'éternel que la Substance. Mobile et pliable en tous sens, rien ne peut l'altérer. Elle perd des formes sensibles, et les qualités attachées à ces formes; mais sa nature n'en reçoit aucun dommage.

Des préjugés, dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité, ont fait regarder la mort comme la

plus terrible circonstance où l'animal puisse [216] se trouver: néanmoins elle n'est rien, ou presque rien quand elle est subite, elle ne cause aucun trouble, aucun sentiment désagréable dans l'animal qui l'éprouve. Elle n'excite pas même la moindre douleur en lui. Les circonstances accidentelles qui accompagnent les choses ne changent point la nature de ces choses. Or, la mort dépourvue de certaines circonstances, n'excite en nous aucun sentiment désagréable; nous ne pouvons juger des choses que par les impressions qu'elles font sur nous: donc la mort n'est point un mal. Il n'y a de mal que la douleur. Et il y a même un bien dans la [217] mort, lors qu'elle vient mettre un terme à la douleur qui nous travaille.

Si la mort étoit un mal, la vie, qui est son opposé, seroit un bien: ce qui est expérimentalement faux.

Les animaux ne naissent en général, que pour entretenir (sic), par leur mort, la chaîne des Etres vivans. Il seroit répugnant que la vie, considérée comme un bien, eût pour condition la mort, envisagée comme un mal.

La mort s'ente sur les individus, comme la vie s'en empare, c'est à dire pas degrés. L'une et l'autre sont deux modes [218] de la substance, qui n'en changent point l'essence. La vie est une union de parties d'où résulte le mouvement actif, le sentiment etc. La mort est la désunion de ces mêmes parties qui perdent par là le sentiment etc. dont l'union étoit la condition. Les particules matérielles qui font la base des individus, sont insensibles et inaltérables; le feu, l'humide, qui entrent dans la composition de ces mêmes individus, venant à s'évaporer, les particules que l'humide unissoit et que le feu mouvoit, se divisent et retombent dans le repos, jusqu'à ce qu'elles se retrouvent dans les [219] mêmes circonstances où elles ont été lors qu'elles ont constitué l'individu qui vient d'être décomposé. Alors ces mêmes particules reprennent la vie et le mouvement, la pensée même, suivant qu'elles entrent de nouveau dans des Individus propres à être le sujet, ou non, de ces accidens.

Les Inclinations et autres accidens ne se conservent pas dans la trasmigration des particules; par ce que ces accidens ne sont point des propriétés essentielles à ces particules; mais bien des résultats de leur combinaison.

Un certain nombre de [220] Particules matérielles, combinées en tel ou tel sens produiroit dans ce monarque l'Inclination qu'on nomme générosité: ces mêmes particules supposées transplantées dans l'individu d'un Porc, y produiroient par la nouvelle combinaison qu'elles éprouveront en s'y rendant, l'inclination qu'on appelle gourmandise. Cependant l'Etre décomposé ni les Particules qui le formoient, n'éprouvent aucun sentiment agréable ni désagréable à raison de ces changemens d'état; parce que le

sentiment actuel de l'individu est toujours le résultat de l'arrangement actuel de [221] ses parties. Ce qui nous affectoit dans un âge, ne nous touche point dans un autre; cela vient du changement de nos parties, et des diverses combinaisons que nos parties éprouvent. A plus forte raison, lors que par la mort un Etre a subi une totale décomposition, les differens états où ses parties passent ne peuvent avoir aucun ressentiment du pire ou du mieux de leur situation actuelle comparée à la précédente.

Si les Particules matérielles étoient sensibles, ce seroit un spectacle bien interessant, et bien consolant tout à la fois, que celui de la décomposition [222] d'un Etre qui perd sa forme. On verroit partie de cet Etre aller se rendre au soleil et contribuer par son éclat à éclairer le monde. Le feu de l'individu est ce (ce) qui il y a de plus léger dans sa composition: aussi est ce qui en déloge le plutôt à la mort.

On verroit ensuite l'humide devenu libre par la retraite du feu, agir sur les corpuscules terrestres, les pénétrer, les détacher, les putréfier, en tourner un grand nombre en sa propre nature; puis s'épancher, n'ayant plus de sujets sur qui exercer son action. Environnons une masse d'Eau, de terre ou de Cendre: l'eau imbibe [223] ces matières, les divise, les pénètre, et enfin s'épanche. Il se fait une même opération à la mort des Individus.

On verroit enfin les particules terrestres, tenues et solides, se disjoindre les unes des autres; et disparoitre les formes que leurs combinaisons produisoient. Devenues parties du sol général; elles y acquièrent de nouvelles qualités par la fermentation et la digestion, et deviennent la base des végétaux et des minéraux. si ces végétaux et ces minéraux sont du nombre des choses dont les animaux font usage, ces particules terrestres peuvent redevenir sensibles, actives [224] et pensantes mêmes.

Tous les accidens de la matière forment un cercle de dépendances mutuelles. La vie d'un Individu a toujours pour condition la mort d'un, ou de plusieurs autres, Individus de quelque règne que ce soit. si tous les Etres animés d'un principe actif, tel que l'homme, le Loup etc. ne vivoient que de végétaux comme herbes, fruits etc.; la terre ne pourroit suffire à leur consommation; et d'autant moins, qu'elle auroit été privée, lors même de la réduction de ses animaux à sa masse, d'un grand nombre de qualités engraisantes qu'ils contractent en dévorant les Individus de leur règne.

[225] Ceux qui ont supposé des lieux placés hors de la nature, où les Individus passaient au sortir de ce monde; un Paradis, un Enfer; n'ont pas compris combien cette supposition répugnoit au Système de l'Entretien du Monde. Si notre globe eut été privé du grand nombre d'Etres qui peuplent, dit-on, le Ciel et l'Enfer, il y a long temps qu'il n'y auroit plus d'hommes. C'est par son poids qu'un globe est ce qu'il est:

on ne peut altérer ce poids sans déranger l'harmonie non seulement du monde qui subiroit cette altération; mais encore celle de tous les mondes possibles, des quels [226] il est le contre poids.

La mort, nous concluons, n'est point un accident à craindre ni à désirer. On alleguera que cependant tous les animaux y répugnent. Je réponds que ce n'est point à la mort que nous répugnons, mais à la douleur qui l'accompagne assez ordinairement. Nous la désirons même et quelques-uns se la procurent lors que le poids des douleurs l'emporte infiniment sur celui des plaisirs. Les terreurs de l'avenir sont le motif qui excitent la crainte de la mort chez ceux qui ont admis un système religieux, et des dogmes de peines et de récompenses. Mais [227] nous voyons que la vie s'empare de la substance modifiée de la même manière que fait la mort; que ces deux modes ne sont qu'union et désunion de Parties; que la mort ne fait qu'ôter les formes, sans altérer les essences; que ces Essences dont l'union fait la vie, viennent de la substance universelle; que cette substance ne peut rien perdre quant au poids; qu'elle est toujours la même. Il est donc absurde de supposer que des Parties qui demeurent éternellement dans le sein de la nature, soient punies ou récompensées dans des lieux hors de cette même nature, et [228] de l'existence des quels nous n'avons d'autres preuves que l'allégation qu'en font certaines personnes, qui pour toute certitude nous assurent qu'elles ont l'idée de ces lieux.

Chapitre IXe.

Conclusion

Des principes que nous avons établis, et des conséquences que nous en pouvons raisonnablement tirer, il est facile de concevoir la cause du monde dans le monde même. Une multitude de distinctions [229] présupposées en des choses où il ne s'en trouve point, des propriétés considérées comme des

substances, et des résultats comme des principes, avoient répandu un brouillard épais sur un fait déjà assez obscur par lui-même. En élaguant ces hypothèses, fondées sur des principes inconnus, et qui portent en eux les germes qui les détruisent, nous simplifions la question. Nos preuves, il est vrai, ne sont pas toutes mathématiques; nous ne prétendons pas aussi indiquer précisément la manière dont procède la nature; mais Seulement qu'elle procède, et à peu près d'une [230] telle manière. Et comment pourrions-nous déterminer les voyes qu'emploie la substance pour produire ses effets, nous ignorons absolument qu'elle est cette Substance; sa nature nous est inconnue. De l'effet nous pourrions conclure à la cause, si nous n'étions pas arrêtés par l'expérience qui nous convainc que ce que nous rapportons aux objets n'y est point. En effet, ce que nous éprouvons à la présence des objets, impressions d'après les quelles nous jugeons de leurs qualités; ce que nous éprouvons, dis-je, à la présence de ces objets, forme un sentiment qui n'est que dans nous qui les [231] appercevons: quelle parité y a-t-il entre la flèche qui me perce, et l'arbre dont elle émane? Par la douleur que je ressens je juge le bois mauvais: je me mets à l'ombre sous l'arbre qui a produit cette flèche; je juge que ce bois est bon. Cette expérience me convainc de mon ignorance sur la substance; mais elle m'apprend que les qualités bonnes, mauvaises ou moyennes; (ne) ne sont autres que le résultat des combinaisons diverses de la substance.

Comme le mouvement est un accident résultant du poids des corps, nous pouvons connoître [232] assez pertinemment la manière dont il se produit dans la substance et dans ses modes. De ce que les masses très-pésantes ne se meuvent point, nous concluons que la légèreté est une condition du mouvement. Nous concevons comment s'entretient le mouvement par l'expérience que nous avons de l'action répulsive du feu sur certains corps, et attractive, sur certains autres.

Ici l'expérience nous abandonne; le raisonnement devient notre seul guide. Nous voyons les Etres se pulvériser, se dissoudre en particules imperceptibles; nous concluons que comme cette dissolution fait la mort [233] l'union faisoit la vie. La divisibilité de la matière, à l'infini, nous la fait considérer comme imperissable quant à la Substance; et ces particules, qui ne peuvent s'annéantir, nous les considerons comme autant de forme partielles, des formes complètes, ou Individus.

Nous venons de voir que la loi du mouvement, accident de la pésanteur qui est une propriété plus ou moins générique de tout corps, n'est pas ce qui nous arrête: mais l'origine du sentiment, de la pensée est une énigme; nous ne l'entrevoyons que par une suite et un enchaînement de conséquences [234] dont peu d'hommes sont capables de bien suivre le fil. La Thèse seule de la formation du Sentiment employeroit des volumes; car il faudroit parcourir la chaîne immense des Etres qui en sont doués.

Mais pour abréger; et ne voulant rien affirmer Sur ce procédé de la nature, nous disons, par rapport au sentiment, que sa diversité dans les Etres, à raison de leur conformation, prouve qu'il est un accident de la matière. Par exemple: toutes les parties molles et humides des animaux ont du sentiment, plus ou moins, leurs parties denses n'en ont que peu ou point: [235] or, ces parties molles et dures sont également matérielles: donc le sentiment est un accident de la matière, qui a la flexibilité pour condition. En effet, qu'il arrive que le bras d'un homme se dessèche, que l'humide s'en retire; (Je suppose qu'on ne l'empute pas) le sentiment cesse d'avoir lieu dans cette partie de l'individu. Si le sentiment étoit produit dans cet homme par une cause indépendante de la matière; le sentiment résideroit dans ce membre desséché indépendamment de l'accident arrivé à la matière, ou de son aveugle caprice. Prouvez dans les Individus [236] un principe actif autre que la matière, indépendant d'elle, vous supprimés tous les accidens.

Nous procédons de même par rapport à la pensée. Nous voyons qu'elle est modifiée dans les animaux à raison de leur organisation: dans l'enfance elle est foible, robuste dans la maturité de l'âge: elle s'affoiblit Sur le déclin: elle suit la marche de la nature; donc elle en dépend. Tous les cerveaux d'animaux sont composés interieurement de parties plus molles, plus spongieuses, que les autres parties de leur corps; dans la capacité du cerveau réside plus que dans aucune autre [237] à proportion, de l'humide radical; qualité participante de l'humide et du tenû; aussi le cerveau est-il le Siège de la Pensée, comme les surfaces exterieures des membre le sont du Tact. L'assèchement de l'humide radical est le dernier terme de la pensée, comme l'assèchement des parties exterieures l'est du Tact. Le moindre derrangement des humeurs dans le cerveau influe sur la Pensée; un peu de vin la rend vive, trop de liqueur la met hors des gonds. Donc la pensée est un résultat de la matière combinée en telles ou telles formes. [238] On voit qu'il n'est point question de résoudre ici avec affirmation comment se produisent précisément les effets du sentiment et de la Pensée; mais d'établir seulement qu'ils sont des résultats de la Substance matérielle. De ce que nous voyons paroître et disparoître le sentiment en consèquence de certaines modifications dans les corps, il ne s'ensuit pas une démonstration que ce soient ces modifications apparentes et sensibles qui le produisent; mais il en résulte toujours une preuve constante de l'analogie qui règne entre les modifications que nous [239] appercevons, et l'accident du sentiment: car les circonstances sont toujours les mêmes.

Si j'avois principalement en vue de réfuter les Philosophes partisans de la Première Cause qui n'admettent la Pensée que dans l'homme, je me livrerois à des démonstrations anatomiques qui prouvent que ce que nous nommons brutes, a dans son cerveau les mêmes matières qu'ont les hommes, proportion gardée; et que chaque animal a de cette pensée précisément ce qu'il lui en faut pour sa conservation; que ces matières varient en qualité dans les hommes, [240] et que, comme l'expérience de la société nous apprend qu'il est des Etres dans ce genre qui n'ont que très-peu d'idées; l'expérience anatomique nous

indique aussi, par les conformations qu'elle nous offre, quel degré d'esprit possédoit un tel Individu. Mais ceci n'est point de mon sujet. Il ne s'agissoit que de montrer comment le monde a pû se produire. J'ai prouvé par des raisons mathématiques comment S'est produit le mouvement; et si quant au sentiment et à la Pensée mes preuves négatives ont quelque force, mon objet est rempli. [241] Il seroit inutile de s'arrêter à examiner comment le monde s'entretient. Il ne faut qu'avoir des yeux, ou réfléchir sur soi-même, pour se convaincre de la matérialité des moyens qui s'employent à cet entretien: Et j'ose assurer en finissant que ces moyens matériels employés à la conservation du monde, sont une preuve bien sensible de la matérialité de la cause qui l'a produit.

[247] TABLE

Introduction (pag.1)

Chap. I. Qu'est ce que la matière (pag.9)

Chap. IIe. Quelle a dû être la forme première de la matière (pag.67)

Chap. IIIe Comment la Substance matérielle a pû acquérir le mouvement (pag.84)

Chap.IVe. Comment les Formes ont été produites (pag.124)

Chap. Ve. Les Formes de réunissent et produisent les Etres (pag.143)

Chap. VIe. Comment les Etres acquièrent le sentiment (pag.170)

[248] Chap. VIIe. Des Idées (pag.200)

Chap. VIIIe. De la Vie et de la mort des Etres (pag.214)

Chap. IXe. Conclusion. (pag.228)

Table (pag.247)

(La numération entre parenthèses est celle des pages du manuscrit).

NOTES AU TEXTE (Les miennes sont numérotées, les lettres indiquent les notes de l'auteur).

1) Virgile, Georg. II v. 490, 490-492: «Felix qui potuit rerum cognoscere causas/atque metus omnes et inesorabile fatum / subiecit pedibus strepitumque Acheruntis avari!».

Ces vers célèbres de Virgile sont écrits aussi par La Mettrie sur la première page de L'homme plante, ou encore par l'auteur d'un manuscrit: Réflexions d'un philosophe sur le monde et l'âme, (MS. Bib. Arsenal 2557) dont l'auteur «parle en medecin». Mais dans Le Traité des trois imposteurs on lit aussi: «ceux qui ignorent les causes physiques ont une crainte naturelle qui procède du doute où ils sont etc.» (Ms. Bib. Maz. ff. 24887). Ces vers sont cités aussi par le Pantheisticon de Toland. (Voir par exemple le Ms. Bib. Mazarine 44996 p. 125 du recueil et IIIème de l'ouvrage).

C'est un topos de la culture matérialiste , et on peut par exemple penser aussi aux vers de Lucrèce: «Et metus ille foras praeceps Acheruntis agendus, / funditus humana qui vita turbat ab imo, / omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam / esse voluptatem liquidam reliquit.» (De rerum natura III vv. 37-40). Il faut se rappeler que Virgile fut élève d'un épicurien.

2) Horace, Epistulae, I, v.11.

3) L'histoire se trouve aussi chez D'Argens qui l'a tirée de Diogène Laërce voir D'Argens, La philosophie du bon sens, dans Oeuvres, La Haye, 1768, T. I, pp. 159-167.

4) Le même exemple se trouve dans l'édition citée du Jordanus Brunus redivivus à la p. 86.

5) Une pareille image de l'univers se trouve aussi dans le Jordanus Brunus redivivus, éd. citée, pp. 102-104 et dans l'ouvrage de M. Carra, Système de la raison, Paris, 1791, pp. 26-41.

6) Voir par exemple la définition de mouvement donnée par Descartes ou celle donnée par Rohault (Traité de physique, éd. Paris, 1671, I p. 57).

7) Le texte porte ici cette adjonction fautive: le que nous indiquons entre parenthèses.

Note de l'auteur: a) Doutes, ch. 5. art. 7. msc. trad. de l'angl.

INDEX DES NOMS CITÉS DANS LE MANUSCRIT

Horace p. 2.

Toland p. 4.

Montaigne p. 7.

Férécydes p. 7.

Thales p. 7.

Descartes p.179 et p. 200.

Vergile p. 203.